

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
du

Protestantisme français

reconnue d'utilité publique par décret du 13 Juillet 1870

Cahiers du Centre de Généalogie Protestante

N°147

TROISIEME TRIMESTRE 2019



PARIS

Au siège de la Société

54, rue des Saints-Pères - 75007

2019

CAHIERS DU CENTRE DE GENEALOGIE PROTESTANTE

n° 147 troisième trimestre 2019

SOMMAIRE

Sommaire	113
- Hypothèses et conjectures sur la bible pastorale d'un des pasteurs de la famille Barbey par Dominique BARBEY	114
- Mon ancêtre Ierosme Serre galérien pour la foi en 1701 et sa descendance à Vallérargues (Gard) par Jean-Claude Lacroix	118
- Reconsidération du protestantisme des Thuret généalogie des Thuret de Senlis, Hollande et Bourbonnais (suite) par Daniel THURET	127
- Des soldats protestants de l'Eglise réformée de Bédarieux (Hérault) morts pour la France par Elisabeth ESCALLE	165

Comité de rédaction : Denis Faure, Elisabeth Escalle, Eric Bungener,
Jean-Claude Garreta, Daniel Thuret.

Retrouvez-nous sur le site internet de la SHPF www.shpf.fr

Aucune reproduction intégrale ou partielle des articles parus dans les cahiers ne peut être faite sans autorisation de la SHPF. Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.

Cahier trimestriel tiré à 120 exemplaires
Dépôt légal : septembre 2019
Commission paritaire des publications et
agences de presse: certificat d'inscription n°65.361

Prix au numéro : 8,50 euros

Directeur de la publication :
Jean-Hugues CARBONNIER

HYPOTHÈSES ET CONJECTURES SUR LA BIBLE PASTORALE D'UN DES PASTEURS DE LA FAMILLE BARBEY

Cette bible, qui se trouve dans ma bibliothèque à Courbevoie, est la fameuse édition de 1744 - sortant de chez l'imprimeur Abraham Boyve à Neuchâtel - *de la Sainte Bible, revue, corrigée et augmentée par le pasteur Jean-Frédéric Ostervald (1663-1747)*, surnommé "le grand Ostervald", pasteur à Neuchâtel de 1699 à sa mort.

Jean-Frédéric Ostervald avait épousé Salomé Chambrier, et il a parmi sa descendance, notre cousin Jean Berthoud, habitant à Monlésy sur Boveresse en été, (cette ravissante résidence de famille en montagne qui était un des principaux lieux de randonnée de Jean-Jacques Rousseau pendant son séjour dans la principauté de Neuchâtel, de 1762 à 1765). Et lui-même est un descendant de Georges Berthoud (1818-1903), qui était le frère cadet de notre ancêtre Fritz Berthoud (1812-1890).

Cette robuste bible, de grand format, pesant 6,500 kg, fortement reliée de cuir, avec dorures élégantes, usagée aux coins, ne porte pas de nom de propriétaire et était, selon toute vraisemblance une bible de pasteur ou de paroisse, et non une bible familiale dédicacé à l'occasion d'un mariage.

Et elle ne pouvait pas, chronologiquement, provenir de l'adoption du deuxième lit, en 1860, de mon arrière-grand-mère Angèle Lemoine-Bretel (1835-1914), fille d'Ernestine, née Butard (1812-1876) après son veuvage en 1844 et son remariage en 1847 avec Friz Berthoud, originaire de Fleurier - duquel nous tenons, depuis lors, notre maison de famille neuchâteloise ancestrale, située dans le village.

Donc, malgré cet atavisme géographique, et en huit mots, *ce ne pouvait être une bible Berthoud neuchâteloise.*

Elle se trouvait rangée dans les souvenirs de famille recueillis par mon grand-père Georges Barbey à la mort de ses parents adoptifs - ses oncle et tante Charles Barbey et Cécile Campiche de Sainte-Croix - puis conservés à partir de 1921 jusqu'à sa mort en 1970, par ma grand-mère, sa veuve.

Mais les renseignements familiaux sur cette période sont assez lacunaires, car Georges Barbey avait été orphelin très jeune, adopté par Charles Barbey et Cécile Campiche de Sainte-Croix, puis il était décédé prématurément à l'âge de 47 ans en 1921, des séquelles de sa conduite héroïque, ayant été blessé et gazé pendant la première guerre mondiale, et donc conservée à partir de 1921.

Je me suis donc questionné sur cette bible provenant de l'un des quatre pasteurs dont descendait notre grand-père l'avocat Georges Barbey (1873-1921), marié à Inès Micheli (1879-1970).

Je dis quatre derniers et plus proches pasteurs, car je n'ai, en fait, déjà recensés et clairement identifiés, pour l'instant, pas moins de vingt quatre pasteurs réformés faisant partie des ancêtres directs de mon grand-père, depuis la Réforme initiée par Martin Luther en 1517, quand il afficha sur les portes du château de Wittemberg ses "95 thèses" où il dénonçait la vente des indulgences.

Auquel de ces quatre derniers pasteurs qui vécurent en chevauchement entre 1733 et 1855 peut-on attribuer cette bible ?

1° Soit son arrière-grand-père, au même prénom que lui, Georges Barbey (14 décembre 1752-21 février 1827), pasteur dans le canton de Vaud, consacré à Morges le 29 juin 1777, qui aurait pu transmettre à sa mort cette bible à son fils pasteur en France, voire même de son vivant, pendant les quelques années du noviciat de celui-ci, à ses côtés, dans le canton de Vaud.

Mais, j'écarte l'idée que cette bible ait pu appartenir à sa paroisse, car cela aurait été mentionné dessus d'une manière ou d'une autre. Je présuppose, en effet, que toutes les bibles appartenant à une paroisse doivent être identifiées par des cachets, pour éviter les vols ou les pertes.

C'est d'ailleurs une pièce d'archive passionnante à avoir pour connaître la nomenclature et la quantité des ressources basiques annuelles allouées à une famille de pasteurs d'autrefois, et je compte bien aller en demander la copie pour notre histoire familiale, lors d'une prochaine visite à Lausanne.

Et en admettant que ce ne soit pas le cas, on voit mal un pasteur déposséder sa paroisse d'une bible de cette valeur et de cette importance, pendant ou après y avoir exercé toute sa carrière à poste fixe.

Par ailleurs, ayant eu la chance de découvrir un décompte extrêmement détaillé, instructif et pittoresque de son propre traitement annuel de pasteur, établi à son nom vers le milieu de sa carrière, document qui se trouve conservé aux Archives cantonales vaudoises, je constate que le pasteur Georges Barbey n'avait pas de quoi acheter quoi que ce soit, étant payé à 99% en nature.

Par contre, cette bible monumentale a pu lui être offerte à titre personnel, pour le remercier de ses fonctions d'inspecteur suppléant de l'éducation publique pour le district de Nyon dès 1801, ou par ses paroissiens reconnaissants, notamment pour ses fonctions de premier pasteur de Rolle de 1801 à 1818.

Mais, dans ce cas, il aurait dû y figurer une dédicace, et je vois mal l'utilité et l'originalité de donner une bible à un pasteur pour sa retraite, et surtout une bible de cette dimension.

J'écarte donc presque à coup sûr cette première hypothèse.

N.B. Ce sont les 1.000 descendants de ce pasteur dont j'ai fait une affiche armoriée pour l'anniversaire de ses 250 ans, le 14 décembre 2002 - affiche qui reçut une *Mention Spéciale* du Jury au concours des *Arbres d'Or* de la Généalogie qui se tenait par coïncidence le même jour au Salon international de généalogie à la Porte de Champerret (je ne pouvais pas recevoir de prix proprement dit, étant juré du concours).

2° Soit ce fils Louis Barbey (1796-1855), le grand-père de Georges Barbey, consacré pasteur en Suisse en 1820, puis "exilé" en France pour motif de conscience de 1825 à sa mort, à cause du Réveil protestant proscrit par les autorités religieuses vaudoises, fort conservatrices.

Mais j'ai un fort doute de ce côté également, car ce pasteur me semble ne pas avoir eu de besoin, ni de raison de détenir une telle bible.

Outre qu'il n'avait pas lieu de posséder personnellement une bible de paroisse, Louis Barbey, qui produisit plusieurs études manuscrites et reliées sur les épîtres de Paul, travailla toute sa vie, annota prodigieusement, et réécrivit notablement - dans de multiples intercalaires fort proprement pris dans les reliures - l'édition de la bible en deux tomes de MM. Martin et Roques imprimée à Montauban en 1819, superbement paraphées de sa main, avec les arabesques de l'époque autour de sa signature, et qu'il avait donc dû acquérir personnellement à son arrivée en France.

3° Soit l'arrière grand-père de sa mère née Nelly Pougard (1836-1873), le légendaire pasteur du Désert, Pierre Pougard (1733-1784) qui portait bien son "étymologie" (Pougard : homme à poigne).

Il avait fait ses études au séminaire semi-clandestin de Lausanne de 1756 à 1759, mais faute de devoir en trouver une en France, puisqu'il y partait pour y réimplanter le protestantisme, je pense qu'il avait très probablement dû y recevoir de ses tuteurs, lors de sa consécration, cette bible imposante, pour l'exercice ostentatoire de son futur ministère itinérant en France, et bible volontairement anonyme, par précaution contre les persécutions, voire l'inquisition qu'il allait devoir affronter.

Ayant échappé de peu à la capture pendant une assemblée du désert surprise par une dragonnade à Prailles en 1750, il y ré-évangélisa tout le Bas-Poitou de 1760 à 1773, avec quelques autres pionniers, galopant 1.500 kilomètres par mois, y fondant des dizaines de paroisses, sous le pseudonyme de "Dézérit", et y dressant 5.100 actes de naissance, de mariage, et de sépulture dans des registres clandestins cachés chez l'habitant, tandis qu'il était recherché par les dragons du roi, sous La Palice, gouverneur du Poitou et ancêtre d'Amélie de Mérode, mon épouse.

Une collision généalogique sous forme de lapalissade entre Amélie et moi, en quelque sorte...

Épuisé, il continua son ministère en Saintonge, de 1773 à sa mort, tandis que la persécution contre les protestants s'atténuait. Et comme il n'avait pas eu de paroisse attitrée en Poitou à qui la laisser spécifiquement, du fait de son ubiquité - si c'est bien de sa bible dont il s'agit - il a peut-être été conduit à emporter avec lui cette bible neuchâteloise qu'il avait dû importer de Suisse en viatique, et qui avait dû lui être donnée nommément.

NB : cette hypothèse d'une bible anonyme attribuée à Pierre Pournard en vue de son ministère clandestin dans les assemblées du désert me semble la plus probable, ou, en tout cas la plus séduisante, car sa date d'édition (1744) est celle qui est la plus proche de son entrée en fonction (1759), par rapport à celles des trois autres pasteurs de la famille, respectivement consacrés en 1779, 1791 et 1820.

De plus, le premier de ces trois autres pasteurs devant rester en Suisse, on a vu qu'il n'avait pas de raison d'avoir une telle bible anonyme. Mais les second et troisième non plus, après l'édit de tolérance de Louis XVI.

De plus, prenant des fonctions dans des paroisses déjà existantes ils y trouvaient leur "outil de travail" en arrivant, contrairement à Pournard venu de Suisse en cachette et en pionnier.

4° Soit son fils, le pasteur Pierre-Henri Pournard (1768- < 1834) étudiant au séminaire de Lausanne de 1787 à 1791, puis pasteur à La Tremblade (Charente-Maritime).

Ce pasteur a très bien pu recevoir cette bible également comme bible de fonction en quittant le séminaire de Lausanne, mais pas forcément, car à la date de sa consécration, en 1791, il était censé devoir en trouver une à son arrivée dans sa paroisse...

Il a pu également en recevoir une en don de ses paroissiens en fin de carrière, vers 1830, mais elle aurait été dédicacée, et il est fort peu probable que ce fût alors une bible d'Ostervald datant de 1744.

De plus, donner une bible à un pasteur pour lui faire un cadeau de remerciement me semble aussi peu intelligent et original que de donner une paire de chaussures à un cordonnier ...

Par contre, pour des raisons de démographie familiale, et par un effet d'entonnoir, il est tout à fait logique que cette bible venue de son père, ait fini par aboutir entre les mains de mon grand-père, puis entre les miennes, comme aîné de famille à la septième génération.

En effet, ce quatrième pasteur de la famille était le grand-père de notre arrière grand-mère, Nelly Pournard, épouse de Paul Barbey (1832-1879), laquelle était la fille aînée et seule héritière ayant eu une descendance du magistrat Pournard, lui-même unique fils de ce pasteur à filles, et prénommé également Pierre-Henri, comme son père.

Voilà ma version des faits. Elle a l'air évidente comme cela, mais en fait elle est l'aboutissement de laborieux raisonnements.

Et comme je ne suis pas un spécialiste de l'histoire du protestantisme, et qu'il y a eu de nombreuses recherches scientifiques sur ces questions, je serai peut être un jour démenti par d'autres paramètres de raisonnement.

Dominique BARBEY

**MON ANCÊTRE HIEROSME SERRE
GALÉRIEN POUR LA FOI EN 1701
ET SA DESCENDANCE À VALLERARGUES (GARD)**

Tout commence le 2 juin 1701 avec la révolte de la population de Vallérargues. L'édit de Nantes est révoqué depuis seize ans. Le curé, qui a remplacé le pasteur, se conduit en vrai limier de police et ne cherche pas à se concilier les cœurs. Les nouveaux convertis, les anciens protestants du village ne voient pas la fin de leur calvaire.

La colère gronde. Elle éclate le 2 juin 1701. La population saccage l'église. Deux de nos ancêtres sont impliqués dans cette révolte et sont condamnés, Hiérosme Serre aux galères et Alexandre Jaussaud à être brûlé vif.

I. Vallérargues, un petit village protestant du Gard

Vallérargues est un tout petit village du Gard, proche d'Uzès, situé dans les bois au pied du Mont Bouquet entre Lussan et Uzès. Il compte 200 habitants environ. En 1685, il est entièrement protestant.

A l'automne 1685, Louis XIV ordonne ses sinistres dragonnades. Les dragons sont logés chez les protestants et se comportent en terrain conquis. Ils pillent, saccagent, sèment la terreur, humilient les hommes, violentent les femmes. Ils sont tellement craints qu'à leur approche, la population abjure et se dit catholique. C'est ce qu'elle fait à Vallérargues le 9 octobre 1685.

Le 18 octobre 1685, le roi révoque l'édit de Nantes. A Vallérargues comme ailleurs dans la région, on reste protestant de cœur même si on doit donner des signes de catholicité en public. On participe aux assemblées du Désert. Mais la pression des autorités, appuyées par la troupe, est forte. Amendes et sanctions pleuvent.

Les curés, qui ont remplacé les pasteurs, n'ont pas été formés à se concilier les cœurs. Beaucoup optent pour la contrainte avec l'aide des soldats. C'est le cas du prieur de Vallérargues, le sieur André Cousin, qui prend personnellement la tête des dragons, les 22 mai et 1^{er} juin 1701, pour surprendre des assemblées au Désert et qui fait emprisonner plusieurs personnes du village. Son activisme pousse la population à bout et déclenche les événements du 2 juin 1701 qui sont connus dans l'historiographie protestante sous les noms de *l'affaire de Vallérargues* ou du *sacrilège de Vallérargues*.

II. Le sacrilège de Vallérargues du 2 juin 1701

Voici le récit de ces événements d'après la relation faite en 1701 par l'abbé Poncet de la Rivière, rapportée par Hubert Bosc (*La guerre des Cévennes* – 1990 - tome 1 - pages 59, 60 et 61), complétée sur certains points par mes propres recherches.

1. Le prieur disperse deux assemblées (22 mai, 1^{er} juin 1701)

Le dimanche 22 mai 1701, se tint à Vallérargues, dans le diocèse d'Uzès, une assemblée au lieu-dit "Le Cabaret". Le sieur Cousin, prieur de Vallérargues l'ayant appris, s'y transporta avec quelques soldats et la dispersa. Mais il s'en tint une autre quelques jours après [le mercredi 1^{er} juin] et Cousin agit vigoureusement. Il arrêta lui-même plusieurs des assistants, les fit attacher et les conduisit dans les cachots d'Uzès.

2. Un trio de prêtres arrête un jeune prophète (2 juin 1701)

Le lendemain jeudi 2 juin, le prieur et le juge de Lussan étant venus rendre visite au prieur de Vallérargues pour l'entretenir du règlement des dîmes, ils trouvèrent en entrant dans le village un jeune berger, âgé d'une quinzaine d'années, qui était en prière, à genoux, les mains jointes devant une porte. Intrigués par cette attitude inattendue, ils s'approchèrent du garçon et l'interpellèrent. Celui-ci leur répondit : *Je vous commande, de la part de l'Eternel et du Saint-Esprit dont je suis rempli, de vous retirer d'ici au plus tôt.*

Furieux et comprenant qu'ils étaient en présence d'un petit prophète, le prieur, le juge et le curé enjoignirent au berger de les suivre, et comme il ne leur obéissait pas, ils le prirent par les cheveux et l'emmenèrent avec eux chez le sieur Cousin¹, [...] et le firent attacher à un arbre de la basse-cour.



¹ Ce prieur, selon la marquise de Charnisay (BSHPF, 1909, p. 434), avait à cette époque un pouvoir presque absolu. Il possédait le fief de Vallérargues et se trouvait en même temps seigneur temporel et spirituel de son village. Ce prieuré de Saint-Christophe-de-Vallérargues, arrenté 750 livres, était à la collation de l'évêque d'Uzès. Ce prélat le nommait comme il l'entendait, et le prêtre ainsi choisi devenait sous cette dépendance un vrai limier de police.

3. L'indignation des habitants de Vallérargues

Les habitants de Vallérargues qui avaient été les témoins de l'arrestation du berger et qui avaient vu les trois hommes le traîner par les cheveux, soulevés d'indignation et de colère, s'amassèrent dans la rue, de plus en plus nombreux. Cette population, convertie par la force, était presque entièrement protestante et ne pouvait supporter que le jeune prophète fût emprisonné. Elle s'était groupée devant l'église qui touchait la cure. [...].

Le prieur [...] résolut de faire dresser un procès-verbal par le juge Guiraud et se dirigea vers la demeure du notaire Bouton pour y chercher du papier timbré. La population qui s'entassait de part et d'autre de la rue devenait de plus en plus excitée et menaçante. Le curé trouva en chemin le fils du notaire et lui demanda où était son père.

4. La grande colère de Jacques Bouton

Jacques Bouton s'approcha du prêtre en secouant la tête et lui dit *entre les dents* qu'il était un idolâtre, un séducteur, un ange de Satan et un faux prophète. Le curé de Lussan, qui connaissait bien le fils du notaire qui *avait toujours paru être de ses amis*, intrigué par ces propos incongrus, s'arrêta net et se demanda un instant si Jacques Bouton s'amusait ou l'insultait réellement. Il se rendit bientôt compte, par les menaces accompagnées de gestes, que Bouton était, lui aussi, en état de crise prophétique. Le prêtre, fort en colère, saisit Bouton au collet et l'entraîna chez le prieur de Vallérargues. A peine arrivé au presbytère, Jacques Bouton *entransa et fanatisa* sous la figure et les postures d'un obsédé, *vomissant contre l'Église et l'État les abominations les plus exécrables*.

5. Le trio de prêtres s'enfuit

Les deux prieurs de Lussan et de Vallérargues, assistés du juge Guiraud, ne pouvant compter sur aucun soldat pour conduire Bouton et le berger à la prison d'Uzès, décidèrent de les amener eux-mêmes malgré la population qui se déchaînait. Dès qu'ils sortirent du presbytère avec leurs deux prisonniers, ils furent aussitôt pris à partie par les habitants qui se précipitèrent sur eux et leur arrachèrent Bouton et le berger. Ils décidèrent de fuir dans la crainte d'être poursuivis et arrêtés. Ils gagnèrent Lussan.

6. Le peuple en colère saccage l'église (2 juin 1701)

C'est alors que les gens de Vallérargues, exaspérés par cette affaire et excités par Jacques Bouton qui s'était mis à leur tête, se ruèrent armés de haches et de marteaux sur l'église, enfoncèrent les portes, brisèrent le bénitier, rompirent le tabernacle (dont on avait ôté le calice), jetèrent le crucifix au bas de l'autel et la pierre sacrée, les ornements, les nappes et le voile dans un puits. Ils renversèrent ensuite l'autel. Ils parvinrent par une porte de communication dans le prieuré dont ils rompirent les portes, les fenêtres et tous les meubles, précipitant dans la rue les livres et les papiers après les avoir déchirés.

7. L'arrestation et le procès des révoltés

La compagnie de bourgeoisie de Saint-Quentin, alertée par le prieur de Lussan, se rendit aussitôt à Vallérargues et arrêta un grand nombre d'habitants.

Emprisonné à Uzès, Jacques Bouton [...] fut reconnu coupable le samedi 11 juin, *atteint et convaincu du crime sacrilège avec effraction et émotion populaire dans l'église de Vallérargues*, et condamné à *être rompu vif* par le présidial de Nîmes qui s'était rendu à Uzès avec Bâville.

Un des voisins de Bouton, nommé Jacques Olympe, cardeur de laine, osa blâmer ouvertement le prêtre et se solidarisa avec le fils du notaire. Il aida même la population à délivrer son ami. Olympe fut arrêté et condamné à *être pendu* bien qu'il n'eût pris qu'une part relativement peu importante à toute cette affaire.

Un nommé Hiérosme Serre, qui avait sans doute pris une part importante au sac de l'église, fut *condamné à six ans de galères*. L'arrestation de cinq femmes, accusées de sacrilège, fut maintenue. Deux femmes et un nommé Alexandre Jaussaud furent décrétés de prise de corps. Bouton et Olympe devaient être préalablement appliqués à la question ordinaire pour la révélation de leurs complices.

8. Le supplice des condamnés (11 juin 1701)

Les supplices eurent lieu sur la place publique d'Uzès le samedi 11 juin 1701. L'auteur de la relation spécifie que Jacques Bouton *donna finalement des marques extérieures de conversion [au catholicisme] auxquelles tout le monde n'ajouta pas foi [...] et moi, dit-il, moins que personne*.



9. Le cas de notre ancêtre Alexandre Jaussaud

Alexandre Jaussaud (48 ans), notre ancêtre, était maire de Vallérargues depuis le 7 mai 1700. Il réussit à s'enfuir et à se réfugier en Suisse. Il est condamné par contumace le 15 juillet 1701 à avoir le poing coupé et le corps brûlé. Deux ans plus tard, il revient en France. Il rejoint les camisards et participe aux combats. En 1703, un espion de l'Intendant affirme l'avoir reconnu dans un groupe de camisards. Il est tué dans un combat contre les dragons du roi dont nous ignorons le lieu et la date.

10. Le cas de notre ancêtre Hiérosme Serre

Hiérosme Serre (40 ans), notre ancêtre, est condamné le 11 juin 1701 à *6 ans de galères*. Il fait partie de la chaîne des galériens du 6 janvier 1702 au départ de Montpellier pour Marseille. Dans son étude de 2009 sur Vallérargues, Michel Raulet pense qu'Hiérosme a été condamné aux galères parce que les deux assemblées clandestines, dispersées par le prieur et à l'origine de ces événements, se sont tenues dans le cabaret dont il était le tenancier. (Voir plus loin en 3).

11. Les leçons de ces événements

Cette affaire montre les pouvoirs étendus qu'ont les prêtres et la haine qu'on leur porte. L'année suivante, en 1702, lorsque la guerre civile éclate, les révoltés ont partout, dans les Cévennes, les mêmes réactions que les gens de Vallérargues. Ils dévastent les églises et les presbytères.

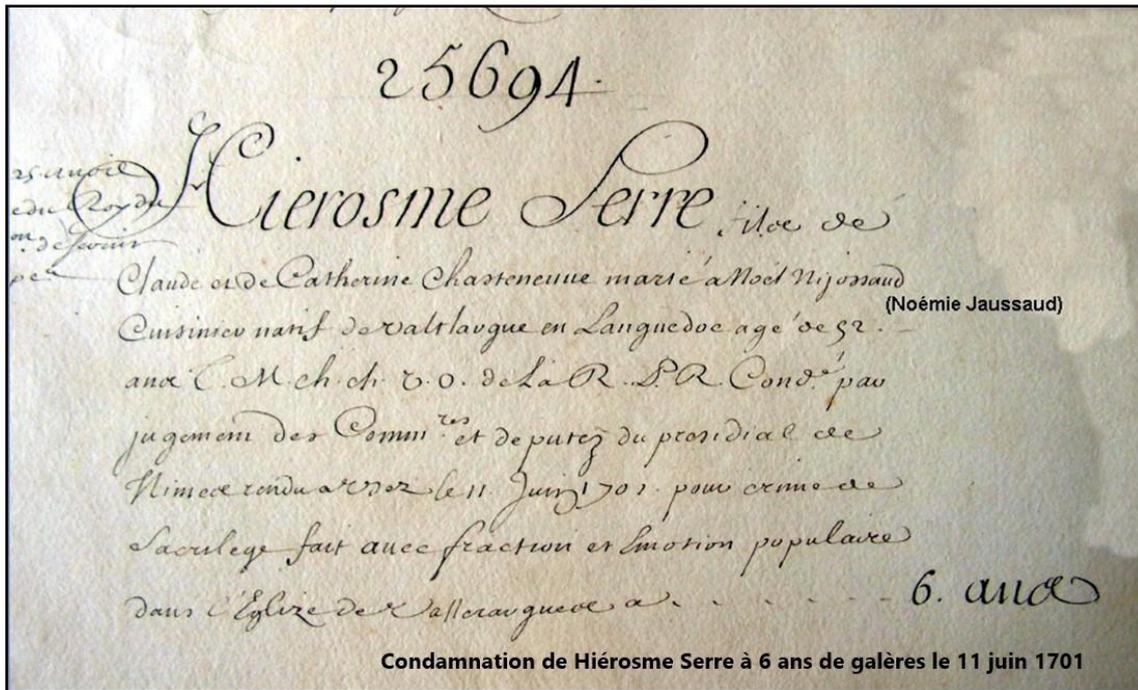
III. Notre ancêtre Hiérosme Serre (1654 – 1711)

Hiérosme Serre, notre ancêtre de Vallérargues, est né à Lussan (Gard) en 1654. Impliqué dans *L'affaire de Vallérargues* du 2 juin 1701, il est condamné à 6 ans de galères et libéré en 1706. Il revient à Vallérargues où il décède en 1711 à l'âge de 57 ans.

Il épouse en 1670 Noémie Jaussaud (1655-1715) de Vallérargues (contrat de mariage Me Daniel Chastanier de Malataverne -Lussan). C'est une sœur d'Alexandre Jaussaud qui est condamné, lui-aussi, après le sacrilège du 2 juin 1701.

En 1700, Hiérosme Serre est aubergiste à Vallérargues avec son épouse Noémie Jaussaud et ses 3 enfants Gaspard Serre, Charles Serre et Mathieu Serre 1 (1673-1751). Il tient le cabaret où ont lieu les assemblées des 22 mai et 1^{er} juin 1701 dispersées par le prieur et les soldats.

Il se trouve ainsi impliqué dans l'affaire de Vallérargues du 2 juin 1701. Il est condamné à 6 ans aux galères, *par jugement des commissaires et députés du présidial de Nîmes, rendu à Uzéz, pour crime de sacrilège fait avec fraction et émotion populaire dans l'église de Vallérargues.*



Il fait partie de la chaîne des galériens du 6 janvier 1702 au départ de Montpellier. Il est aux galères de Marseille d'où il écrit une lettre, datée du 9 avril 1702, à Maître Pierre Grasset, lieutenant de juge à Vallérargues, pour lui demander d'intervenir en sa faveur. Il voudrait être affecté à la manufacture de Marseille ou à la taverne où il serait mieux de beaucoup que sur la galère.

Cela montre qu'il a abjuré car ces affectations sont interdites *aux religionnaires obstinés*. Les instructions du ministre du 27 mai 1699 sont sans ambiguïté : *[Sa Majesté] veut absolument qu'il soit deffendu de donner aucun employ de tavernier, mousse ou barberot aux religionnaires obstinez et qui refusent de se faire instruire, et qu'au contraire ceux qui paraissent dangereux par leurs intrigues soient retenus en brancade* (Ordres et dépêches concernant les galères, AN B6 32, f° 212.)

Le 25 avril 1706, ayant accompli sa peine, Hiérosme Serre est libéré. Il revient chez lui à Vallérargues. C'est un cas assez rare car les peines sont souvent prolongées et les libérations sont généralement accompagnées du bannissement hors de France. Sa libération est d'ailleurs conditionnée à un service dans les troupes qu'il n'a finalement pas fait. Peut-être grâce à un protecteur bien en cour !

Les registres consulaires de Vallérargues confirment que Hiérosme Serre est bien revenu dans son village. Il est cité parmi les participants aux assemblées municipales du 13 mai 1706, du 3 août 1706, du 7 octobre 1706, du 18 avril 1707, du 16 mars 1710. Il est nommé consul de Vallérargues en 1706, l'année même de sa libération des galères, et le reste jusqu'en 1711. Sa signature apparaît le 15 février 1711, pour la dernière fois, dans les registres consulaires. Divers recoupements indiquent qu'il est décédé peu après. Nous n'avons pas de date précise car son décès ne figure pas dans le registre paroissial catholique.

V. La belle réussite de l'arrière-petit-fils du galérien

A la mort de son père en 1766, Mathieu 3 Serre (1752–1824), l'arrière-petit-fils du galérien, n'a que 14 ans. Les créanciers assaillent la maison. Les huissiers passent et repassent. La situation des Serre est très difficile.

1. Mathieu 3 Serre épouse Suzanne Chabaud en 1772

Heureusement les Serre ont des relations anciennes et étroites avec les notaires Gide de Lussan (des ancêtres de l'écrivain André Gide). Ils présentent à Mathieu 3 un beau parti, Suzanne Chabaud, fille d'un riche propriétaire protestant de La Rouvière (Gard).

Suzanne est de santé très délicate et risque de devenir une charge pour sa famille. Des parents catholiques l'auraient mise au couvent mais les Chabaud sont protestants. Aussi voient-ils favorablement ce mariage ! Ils acceptent de payer comptant une dot élevée, à savoir 4 000 livres soit dix fois le montant habituel. En revanche cette dot devra faire retour aux Chabaud si Suzanne meurt sans enfant.

Le mariage est béni au Désert le 4 juillet 1772 par le pasteur Encontre (contrat de mariage du 9 mai 1772 chez Me Trinquelague à Uzès). La vie des Serre s'en trouve transformée.

2. Veuf, Mathieu Serre jouit de la dot de sa femme pendant 53 ans

Cinq ans plus tard en 1777, Suzanne meurt sans enfant. La dot doit faire retour aux Chabaud. Ce serait pour Mathieu le retour à la misère ! Mais, sur son lit de mort, Suzanne teste en sa faveur et lui donne la jouissance de sa dot, sa vie durant. Pendant 53 ans, Mathieu jouit de cette dot qui ne retourne aux Chabaud qu'à sa mort en 1825.

3. Mathieu Serre épouse en secondes noces Jeanne Serre, notre ancêtre

Grâce à la dot de sa femme, Mathieu 3 est devenu un propriétaire aisé qui est qualifié de *bourgeois* dans les documents officiels. Peut-être n'est-il pas très discret ? Peut-être se fait-il un peu trop remarquer ? En tout cas, on le surnomme *Royal*.

Après onze ans de veuvage, à 36 ans, il épouse en secondes noces Jeanne Serre, 27 ans, qui sera notre ancêtre. La dot est très inférieure à celle de sa première femme, à peine le dixième, et ne sera payée que sur plusieurs années. Le mariage est béni au Désert le 17 mai 1788 par le pasteur Simon Lombard. Son beau-père Serre est, lui, affublé du sobriquet de *Bourbon*. Il est probable que les rieurs de Vallérargues ont dû exercer leur verve sur ce mariage entre un *Royal* et une *Bourbon*.

4. La dot reçue d'un paysan est rendue à un pair de France !

Mathieu 3 Serre meurt le 12 décembre 1824 à Vallérargues. Le 18 août 1825, son fils, François Serre, rend la dot à la famille Chabaud. Nous avons dans nos archives la quittance correspondante. Ce remboursement ne semble pas avoir trop affecté le niveau de vie des Serre. La dot, qui avait été *reçue d'un paysan* en 1772, est *rendue à un pair de France* en 1825, 53 ans plus tard.

En effet, pendant ces 53 ans, la famille Chabaud a connu une formidable ascension sociale. Jeanne Chabaud, fille de Jean Chabaud, le frère de Suzanne, a épousé un certain Benjamin Colomb. Leur fille Jenny Colomb (1800–1874), petite-fille de Jean Chabaud et petite-nièce de Suzanne Chabaud, épouse aux Vans (Ardèche), le 7 octobre 1816, François-Antoine Boissy d'Anglas. C'est ce grand personnage qui récupère la dot en 1825 pour le compte de son épouse, héritière des Chabaud.

François-Antoine Boissy d'Anglas (1781–1850) est protestant. Il est fils du conventionnel Boissy d'Anglas. Il est, lui-même, comte, pair de France, grand-officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie royale des inscriptions et belles lettres, conseiller d'Etat, préfet des Charentes.

VI. La descendance du galérien à Vallérargues

Hiérosme Serre (1654–1711), le galérien, épouse en 1670 Noémie Jaussaud dont :

1. Mathieu 1 Serre (1680–1759) épouse en 1710 Suzanne Coste dont :
2. Mathieu 2 Serre (1715–1766) épouse en 1734 Françoise Broche dont :
3. Mathieu 3 Serre (1752–1824) épouse Suzanne Chabaud en 1772 puis Jeanne Serre en 1788. Il a au moins 3 filles et 2 garçons du second lit. Les deux garçons sont Mathieu 4 qui meurt jeune et François 1 qui succède à son père à Vallérargues.
4. François 1 Serre (1795–1867) épouse en 1819 Suzanne Aussignargue puis en 1824 Jeanne Abeille. Il a 8 enfants au total dont deux garçons du premier lit, Mathieu 5 qui meurt jeune et François 2 qui lui succède à Vallérargues.
5. François 2 Serre (1822–1882) épouse en 1853 Célestine Meillasse d'où 2 filles et 4 fils dont Mathieu 6 qui lui succède à Vallérargues.
6. Mathieu 6 Serre (1855–1938) épouse en 1885 Alix Chabrier dont 3 filles (dont notre grand-mère) et pas de garçons. En 1938, au décès de Mathieu 6 Serre, notre branche des Serre disparaît de Vallérargues sous le nom de Serre.

Jean-Claude LACROIX

SOURCES

- Bosc Hubert – *La guerre des Cévennes* – 1990 – tome 1 - pages 59, 60 et 61.
- Raulet Michel – *Quelques aspects de l'Histoire de Vallérargues* – 2009 - Etude.
- Rolland Pierre, *Actes de la condamnation aux galères et de la libération d'Hiérosme*.
- *Serre retrouvés dans les Archives du bagne de Toulon* par Pierre Rolland.
- Archives municipales de Vallérargues – Registres consulaires et registres d'état civil.
- Archives familiales des Serre à Vallérargues.

RECONSIDÉRATION du PROTESTANTISME DES THURET

Génération VII

Isaac VII Thuret



Portrait d'Isaac VII Thuret, par Rodolph Bell

Isaac VII Thuret, fut incontestablement un des membres les plus importants de cette lignée protestante, et ce huguenot fit un retour très remarqué dans la France de ses ancêtres. Comme protestant, riche banquier et diplomate hollandais à Paris, son entregent lui permit de rendre d'éminents services à la France dans cette période mouvementée de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, marquée par la fin de l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire, les Cent Jours et les deux Restaurations. Ce sera d'ailleurs l'objet d'un ouvrage en cours de réalisation.

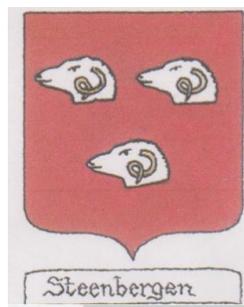
Né le 22 août 1771 à Weesp, où il fut baptisé le 29 suivant, il dut bientôt quitter cette petite ville où prospérèrent les trois générations précédentes. En effet, Isaac devint très vite orphelin, perdant son père à 10 ans et sa mère seulement deux ans après. Son oncle Isaac Thuret, resté célibataire à Amsterdam, prit en charge ses neveux orphelins, et confia leur éducation au précepteur Ian Dorland. Il destina le jeune Isaac au grand négoce international qui se développait alors considérablement.

La liquidation des biens de ses parents lui laissait une fortune assez considérable qui lui permit de se lancer bientôt dans ce domaine. Il n'avait que 19 ans lorsqu'il s'associa en 1790 avec Arnoud Wils, de deux ans seulement son aîné, pour armer de nombreux navires qui allaient bientôt faire le commerce du café et des épices entre les Indes occidentales et les Indes orientales. C'est Isaac qui dirigeait seul cette affaire, mais étant encore mineur, il ne

pouvait associer son nom dans la raison sociale qui fut donc *Wils & Cie*. Arnoud Wils épousa d'ailleurs quatre ans plus tard sa sœur cadette Johanna Magdalena, tissant ainsi de solides liens familiaux, tout en augmentant la capacité financière du groupe.

Déjà en 1795, alors que les troupes révolutionnaires envahirent la Hollande par surprise en hiver, Isaac fut nommé magistrat d'Amsterdam, et eut l'occasion de sauver la vie de plus de 500 émigrés français emprisonnés en les faisant s'évader en Prusse avec la complicité du général Pichegru.

Il se maria peu après en épousant à Baarn le 19 mai 1798 Cornélia van Steenberg, native d'Amsterdam où elle fut baptisée le 21 février 1781, fille d'Hendrik et de Sara Maria Smit, dont il eut bientôt une fille Susanna Maria Thuret, née et baptisée le 9 février 1799 à Amsterdam, mais qui mourut à 13 mois le 15 mars 1800, suivie peu après dans la tombe par sa mère qui décéda le 1^{er} mars 1801 à Amsterdam.



Armes Steenberg

Cruellement frappé par ces deuils, Isaac se lança de plus belle dans les affaires.

Isaac s'installa au centre prestigieux d'Amsterdam, sur le Herengracht (canal des seigneurs), et se lança à corps perdu dans ce commerce maritime, au point qu'il devint selon ses dires *le plus important armateur de la place*. Il frétait ses nombreux navires au gouvernement hollandais ainsi qu'à la Compagnie des Indes orientales. Sa fortune s'accrut dans des proportions considérables, lui permettant de venir financièrement en aide à son gouvernement en lutte contre les Anglais pour ses possessions aux Indes en lui prêtant 5 millions de florins qu'il fit parvenir au gouvernement de Java.



Le Herengracht, peint par Jan van der Heyden

Mais ne voulant pas du nouveau roi Louis Bonaparte, qui l'obligea à lui céder sa belle maison d'Amsterdam, et sur les conseils pressants de ses amis, comme le banquier huguenot Pierre César Labouchere, il partit pour l'Angleterre en 1806. Et c'est d'ailleurs chez ce dernier, qui venait d'épouser à Londres la fille du banquier Baring, qu'il fit la connaissance d'une jeune et belle créole qu'il avait sous sa garde, Henrietta van der Paadevoort, née à Demerary en Guyane hollandaise le 4 janvier 1790, et qu'il épousa bientôt à Saint Martin in the Fields le 28 juillet 1808. Il avait déjà 37 ans, et elle n'en avait encore que 18.



Pierre César Labouchere (1771-1839)

Henrietta était la fille de Jordaan, officier de marine et gouverneur en second de la Guyane hollandaise, et de Jacoba Henrietta Lesten, dont elle héritait d'importantes plantations. Parmi lesquelles "Land Cannan" et ses 125 esclaves, dont l'un répondait d'ailleurs curieusement au nom de "Liberté", et qui fit l'objet lors de son mariage d'un prêt hypothécaire qu'Isaac Thuret consentit à Jordaan van der Paadevoort. Plus tard, son recouvrement fit l'objet de la vente des esclaves, acte aussi curieusement signé par l'anti-esclavagiste François Guizot, alors secrétaire du ministère des Affaires étrangères, et trisaïeul de ma belle-mère, Odile Schlumberger.

Ils eurent bientôt un fils Auguste, qui naquit dans la station à la mode de Bath le 8 mai 1909.

Peu après, Isaac décida de revenir en Hollande, mais pour y découvrir un pays ruiné, et dont le climat ne convenait pas du tout à sa jeune épouse. Sur les pressions de ses amis, il accepta donc bientôt de représenter les intérêts d'Amsterdam au Conseil général du commerce à Paris, institué par l'empereur Napoléon lors de la réunion de la France à la Hollande en 1810.

Il s'installa donc à Paris, tout d'abord à la villa d'Auteuil, puis bientôt à l'hôtel du 12 de la célèbre Place Vendôme. Ce fut bientôt le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, et la première Restauration. Isaac, bien placé comme protestant et négociant international, participa avec Talleyrand au Traité de Paris pour fixer les indemnités des alliés de la coalition. Il accueillit bientôt à Paris son nouveau souverain, le roi Guillaume d'Orange, et lui donna une fête somptueuse dans son hôtel de la Place Vendôme, à l'occasion de laquelle ce dernier le nomma, à titre personnel et non rémunéré, son consul Général à Paris, sa jeune épouse Henrietta ne voulant surtout pas qu'il acceptât la proposition que son souverain lui avait initialement faite d'être gouverneur de Batavia. Puis ce fut le retour de Napoléon de son exil de l'île d'Elbe, et les Cent-Jours, où Isaac fut l'un des rares diplomates à rester à Paris avec sa bienveillante protection. Mais son désastre de Waterloo en 1815 et son exil à Saint Hélène, annoncèrent la seconde Restauration. Isaac participa à nouveau avec Talleyrand aux négociations du Traité d'Aix-la-Chapelle, où il sut habilement réduire les prétentions des

alliés pour leur contribution de guerre. En reconnaissance des services qu'il avait ainsi rendus à la France, le duc de Richelieu et plusieurs ministres voulurent le persuader d'être naturalisé par de Grandes Lettres et devenir Pair de France, mais comme il le dira lui-même : [...] *bien que sachant que ses ancêtres étaient des réfugiés français, il n'a pas voulu accepter leur proposition.* Ce trait de caractère sera d'ailleurs constant chez Isaac, méfiant à l'égard des politiques dont il connaît les faiblesses vis-à-vis de l'argent, et fidèle à son pays et ses vieux principes républicains.

Isaac fonda bientôt sa banque *Thuret & Cie*, avec siège à Paris et maison au Havre, et participa entre 1815 et 1830 à toutes les grandes opérations financières de l'époque. C'est ainsi qu'il fut bientôt sollicité dès 1816 lors de la grande disette par le baron Louis, ministre des Finances, pour financer les achats de blés étrangers portant sur plus de cent millions de francs, opération qu'il assumait seul, les autres banquiers de la Place s'étant récusés. Elle s'intéressa en outre à l'usine métallurgique de Pont, où Fourneyron mit au point sa turbine, à la manufacture de textile d'Ourscamp, au canal de Roubaix, au canal Saint-Martin, etc.

Isaac Thuret acquit bientôt en 1819 "sa campagne" avec le beau château de Rentilly en Seine-et-Marne, où sa famille résida et où son épouse Henrietta assurait les réceptions du corps diplomatique et de toutes les personnalités en vue de l'époque. Cette dernière, quoique très mondaine, veilla personnellement à l'éducation de ses enfants, et sut se montrer une épouse efficace et responsable lors des difficultés que rencontra plus tard Isaac dans la cadre d'un procès politico-financier monumental, qui le força notamment à quitter la France sur les conseils de ses amis pour La Haye de 1833 à 1837.



Château de Rentilly, aquarelle par Henrietta van der Paadevoort 1829

Le magnifique portrait en pied d'Henrietta van der Paadevoort, peint par François-Joseph Kinson, est aujourd'hui au Musée de Moulins, comme nombre d'autres portraits familiaux légués par son arrière-petit-fils Robert Thuret. Nous lui préférons ici, son

autoportrait qu'elle réalisa au château de Passy-sur-Seine, que sa fille Malvina venait de recevoir en dot. En effet, Henrietta avait développé un réel talent d'aquarelliste grâce au concours des professeurs de ses enfants, et nous laissa notamment un important album concernant le château de Rentilly et son parc, où elle aimait à vivre auprès de ses enfants et y recevoir à grands frais le tout Paris de l'époque.



Autoportrait d'Henrietta van der Paadevoort



Henrietta van der Paadevoort, par Kinson

La banque *Thuret & Cie* cessa officiellement ses activités après la révolution de 1830. Ses archives, longtemps conservées au château de Lévy dans l'Allier, furent déposées en 1954 par mon oncle Christian Monnier aux Archives nationales, où elles forment un fonds complet très important de plus de 310 cartons Cauchard, (sous la cote 68 AQ), un des rares fonds bancaire complet de cette époque avec celui de la banque Grefullhe. L'inventaire en a été dressé, et les nombreux courriers, classés par ordre alphabétique des villes d'origine, permettent de retrouver tous les noms des firmes et des particuliers de la France et de la plupart des pays du monde qui ont eu des relations avec la banque, ce qui est fort pratique pour les chercheurs de l'histoire économique de cette époque, et de la diaspora huguenote sous-jacente. Elles ont été déplacées récemment aux Archives nationales du monde du travail à Roubaix.

Isaac Thuret n'en continua pas moins ses affaires, en s'investissant principalement dans des achats fonciers. Outre son Passage Delorme, véritable galerie commerciale aux Tuileries, il acheta en 1830 à Monsieur de Brane son vignoble de "Mouton", que ses héritiers revendirent en 1853 à Nathaniel de Rothschild pour devenir depuis le très célèbre "Mouton Rothschild". Ce fut également des forêts comme le Bois de Neuilly, la forêt de Vertus, ... et d'importantes propriétés comme le château de Passy-sur-Seine que sa fille Malvina reçut en dot, et surtout la très importante terre de Lévy-Neureux-Champroux en Bourbonnais, qu'il racheta en 1833 à la comtesse Boniface de Castellane, Louise Cordelia Grefullhe. Cette dernière appartenait à une très ancienne famille protestante de Sauve dans le Gard, qui émigra après la Révocation en Suisse puis à Amsterdam, où son père Louis fit fortune, mais dut partir comme Isaac pour Londres, où il vint d'ailleurs en aide à de nombreux émigrés, comme le duc de Doudeauville, le marquis de l'Aigle et le maréchal de Lévis, ce qui favorisa plus tard l'ascension aristocratique de sa famille. Pour la petite histoire, ce dernier avait un ancêtre

cousin de Jean de Lévis, alors propriétaire de la terre de Lévy, où il fut assassiné en 1611 à Mézamblin dans la queue du grand étang de Billaud par son voisin le baron de Champroux, Balthazard de Gadagne. Louis Greffuhle revint également dans la France de ses ancêtres huguenots, où il fut le banquier des Orléans et hissa sa banque au premier rang du monde de la finance européenne, et dont le fonds complet d'archives bancaires voisine avec celui de la banque *Thuret & Cie* sous la cote 61 AQ aux Archives nationales.

Isaac Thuret avait initialement acheté cette immense propriété pour la revendre en détail, ce qui fut en partie réalisé avec celle du château de Neureux et 700 hectares dès 1831, mais après l'avoir visitée, son fils Henri y découvrit son extraordinaire richesse giboyeuse et le supplia d'arrêter là les ventes pour la conserver et plus tard s'y installer avec son frère Rodolphe. Elle fut ainsi agrandie et conservée jusqu'à nos jours, où leur nombreuse descendance forme aujourd'hui un noyau protestant relativement important mais parfaitement incongru dans ce Bourbonnais plutôt catholique, au point de la désigner parfois comme "la tribu du nord" en référence à sa localisation dans le nord de l'Allier.

Isaac Thuret, trop riche, *je crois avoir eu 20 millions de fortune* [...], fut également trop marqué politiquement comme consul général de Hollande lors de la guerre d'indépendance de la Belgique. En effet, son fils Auguste s'était enrôlé du côté hollandais, et à la suite du refus de la Hollande de rendre le port d'Anvers, les alliés décidèrent le blocus des navires hollandais. Isaac dut intervenir de façon "musclée" en région bordelaise pour forcer son ami Henri de Rigny, alors ministre de la marine, à lever ce blocus qui ruinait le négoce des vins et inquiétait les consuls portuaires menacés par les marins. Il se vit alors soudainement et curieusement impliqué dans la faillite du banquier rouennais Demiannay. L'entrée de son hôtel de la place Vendôme, qui était à la fois son domicile, le siège de sa banque, mais également celui du consulat général de Hollande en fut violée. Et la découverte d'un "curieux" grattage d'écritures vint opportunément au secours des syndics, dont la pugnacité devait avoir raison d'un banquier puissamment riche et solvable, mais de surcroît "protestant" et "étranger". Sur les conseils de ses amis, Isaac dut précipitamment quitter la France et resta à La Haye de 1833 à 1837, laissant femme et enfants. Son épouse suivit stoïquement les incroyables rebondissements de ce procès monumental qui la mena à Rouen, Dijon, Rennes, Lyon et Paris, où il fut enfin gagné, mais au bout de 12 années de procédures ruineuses, ce que le grand avocat de la cour de cassation Désiré Dalloz reconnut lui-même comme étant le plus monumental procès qu'il ait jamais eu à connaître, et qui en coûta à Isaac la somme extravagante de cinq millions de Francs, soit la contrevaloir de la place Vendôme, Rentilly et Mouton réunis ! ...



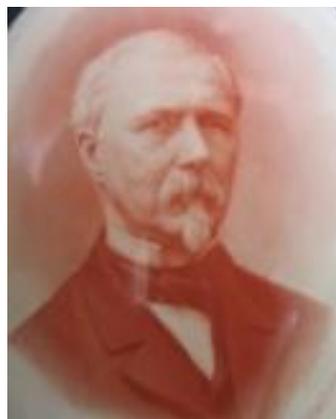
Isaac Thuret âgé

De retour en France, aigri et profondément marqué par son procès, *outragé comme diplomate, dans ma probité de banquier comme dans mon honneur d'honnête homme, en proie à tout ce que l'ingratitude, la cupidité, la ruse, la calomnie ont pu ourdir, tenter et suivre de plus infâme pour conspirer ma ruine et me troubler dans mes plus chères affections*, il se renferma bientôt progressivement, tout en s'occupant de ses chères petites-filles à la suite du décès de sa fille Malvina en 1839, et de son épouse qui décéda à Rentilly le 28 novembre 1844.

Il commença à écrire ses mémoires, dont l'intérêt historique fera sans doute partie intégrante d'un livre que j'envisage de réaliser depuis longtemps sur Isaac, dont l'activité extrêmement dense entre la Hollande, l'Angleterre et la France de ses ancêtres huguenots, et qui couvrit l'Ancien Régime, la Révolution, le Consulat, l'Empire, la première Restauration, les Cents Jours et enfin la deuxième Restauration, depuis sa naissance à Weesp en 1771 jusqu'à sa mort à Versailles le 10 juillet 1852.

De son mariage avec Henrietta van der Paadevoort, Isaac Thuret eut cinq enfants :

1- Auguste Thuret (1809-1869)



Photographie d'Auguste, baron Thuret

Né à Bath en Angleterre le 8 mai 1809, et baptisé le même jour à Walcot, il fut bientôt à Paris, où ses parents se fixèrent dès 1810. Enfant turbulent, il décida à 21 ans, contre l'avis de son père et sur les conseils de son ami François Boreel, fils du général et neveu du baron Fagel alors ministre de Hollande à Paris, d'aller se battre contre les Belges qui réclamaient leur indépendance.

Comme officier, il resta à la cour de Hollande, où il séduisit une dame d'honneur, Henriette van Olden Barnevelt genaamt de Witte Tulingh, dont il eut un fils Auguste, né à Amsterdam le 12 août 1832. Ne voulant pas l'épouser, il dut quitter la Hollande et revenir à Paris. Son fils Auguste van Oldenbarvevelt vécut à Paramaribo en Guyane hollandaise, tandis que sa mère épousa à Nimègue le 12 avril 1851 un officier, Adrianus Glimmerveen, dont elle eut un enfant mort jeune. On la retrouva ensuite à Clèves en Prusse sous le nom de Glümerrein, où Auguste Thuret lui légua *en souvenir* la somme de 4.000 francs.

Quant à son titre de baron, il est répertorié comme tel dans l'annuaire des officiers néerlandais 1835-1838.

Auguste fut souvent l'ami d'artistes, comme le peintre Eugène Delacroix, auquel il commanda en 1831 un tableau "Les Deux Tigres", plus connu sous le titre "Jeune tigre jouant avec sa mère", qui passa aux mains du baron Cottier, lui-même artiste-peintre, dont la sœur Mathilde épousa Ernest André. Ce dernier acheta le château familial de Rentilly pour son fils Edouard, époux de Nelly Jacquemart, à l'origine du musée Jacquemart-André à Paris. Le tableau fut ensuite légué en 1903 au musée du Louvre, où on peut l'admirer aujourd'hui. Auguste comptait également parmi ses amis artistes Salvator Cherubini, qui fit un portrait de sa femme Amanda sur pierre dure, François Lehoux qui exécuta son portrait en uniforme, et surtout Joseph Mezzara qui sculpta de nombreux bustes familiaux dans le marbre.



Jeune tigre jouant avec sa mère, Eugène Delacroix

Très mondain, et grand cavalier, il fut membre fondateur du Jockey-Club, fit courir et monta en courses.

Auguste eut une vie amoureuse également très mouvementée. Après sa liaison à la cour de Hollande, il en eut une autre en Italie avec Madame Laurence, née Amanda Perroncel, l'épouse d'Ernest Laurence, consul de France à Rotterdam, dont elle était séparée. Il en eut un fils également prénommé Auguste.

- Auguste II Thuret (1837-1884). Né le 29 avril 1837 à Paris, son père le reconnut le 12 juin 1839. On ne connaît pas grand-chose de lui, sinon qu'il reçut en legs le portrait de sa mère exécuté sur pierre dure par Girometti et celui de son père en uniforme peint par Lehoux. Il mourut à Paris à 47 ans en 1884, et fut inhumé dans le caveau familial du Père Lachaise le 10 octobre 1884.

Devenue veuve en 1847, Amanda put enfin épouser Auguste à Paris le 5 juillet 1848, mais ce fut de courte durée puisqu'ils divorcèrent en 1852. Amanda trouva alors refuge au château de Villeron chez Octave Roger de Sivry, frère cadet du baron Louis Roger qui avait épousé sa belle-sœur Malvina Thuret. Ayant obtenu une rente annuelle de 10.000 francs, Amanda continua à mener grand train, fut reçue aux Tuileries, et brillait aux lundis de l'Impératrice. Elle s'adonna alors à son talent d'écrivaine sous le nom de "Madame E. Thuret", mais finit tristement à Beaugency le 31 décembre 1882.

Entretemps, Auguste avait rencontré la jolie et jeune professeur de piano Georgina Cogniard, de 20 ans sa cadette, et en eut bientôt trois enfants qu'il chérit et surent éclairer sa fin de vie, et qu'elle reconnut peu après la mort d'Auguste en leur donnant son nom patronymique :

- Marie Augusta Cogniard, naquit le 3 septembre 1854 à Venise.

Elle se maria deux fois à Paris, en 1871 avec le négociant de Jersey Alfred de Veulle, puis en 1889 avec l'ingénieur Louis-Hippolyte Deleuze-Sauvan, tous deux sans postérité.

- Georges Cogniard, né le 29 mars 1856 à Paris.

- Marie Marthe Cogniard, née le 26 décembre 1859 à Paris.

Dans son testament confié à son jeune frère Gustave, Auguste dans un dernier sursaut de protestantisme lui recommande ces trois enfants baptisés catholiques en lui précisant :

[...] Je désire que ces trois enfants, les filles comme le garçon, reçoivent une éducation aussi forte que possible. L'aînée a été baptisée dans la religion catholique, je le regrette. Si leur mère voulait satisfaire mon dernier vœu, elle permettrait que mes deux filles fussent protestantes ainsi que leur frère. Je n'ai pas besoin de te dire ce qui me fait redouter le catholicisme surtout pour une femme. Si leur mère souscrit à mon désir, surveille l'éducation religieuse de ces enfants. Je désire que mes filles deviennent d'honnêtes femmes, instruites, simples, attachées à leur devoir, plus douées de raison que d'imagination. Quand viendra l'âge de les marier, qu'elles épousent des hommes intelligents, rangés et travailleurs ; je tiens bien moins à la fortune qu'au caractère de leur mari [...].

Notons enfin qu'Auguste fut le seul enfant d'Isaac à rester comme lui hollandais jusqu'à sa mort.

2- Henri Thuret (1811-1870)



Portrait d'Henri Thuret, par Rodolph Bell

Second fils d'Isaac et d'Henrietta van der Paadevoort, Henri fut le premier enfant né en France le 3 mars 1811 à Paris, où ses parents venaient de s'installer après avoir quitté la villa d'Auteuil pour la rue du Mont-Blanc dans le quartier des banques. Il y fut bientôt baptisé le 28 avril suivant par Jacques Antoine Rabaut-Pommier, ministre du Saint-Evangile et pasteur des protestants de Paris.

Ce dernier était le fils du pasteur du Désert Paul Rabaut, qui ne cessa de chercher à améliorer le sort de ses coreligionnaires et notamment des prisonnières de la tour de Constance, en liaison avec Marie Durand, dont j'ai utilisé en tête de cet opuscule le célèbre *résister* qu'elle grava sur la margelle du puits de sa prison. Ses trois fils portèrent des surnoms aux fins de tromper la vigilance de l'autorité qui les aurait faits élever dans la religion catholique. C'est ainsi que le premier, Jean Paul porta celui de "Saint-Etienne", le second Jacques Antoine celui de "Pommier" et le troisième Pierre Antoine celui de "Dupuis".

Le premier, Rabaut-Saint-Etienne fut pasteur comme son père, et alla à Paris pour se consacrer aussi à l'amélioration du sort de ses coreligionnaires, où avec La Fayette et Malesherbes il chercha à leur rendre un statut légal. L'édit de tolérance fut signé par le roi Louis XVI en 1787, mais limité à l'état-civil, ce qu'il regrettera bien sûr, mais lui fit dire que *la reconnaissance n'exclut point l'espérance, elle l'autorise*. Député girondin aux Etats généraux de 1789, il prêta serment au Jeu de Paume, et fut représenté comme tel sur le célèbre tableau de David, où il serre la main de Dom Gerle, tous deux embrassés en accolade par l'abbé Grégoire en allégorie de la réconciliation religieuse. Il fut l'inspirateur du célèbre article 1 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits*, mais comme député girondin, fut pourtant guillotiné lors de la Terreur de 1793.

Le pasteur Rabaut-Pommier, chercheur scientifique passionné de médecine, fut lui aussi député, mais renoua bien vite avec sa vocation pastorale en 1803 et devint l'un des trois premiers pasteurs de l'église réformée de Paris.



Le pasteur de Paris Jacques Antoine Rabaut-Pommier (1744-1820)

Henri eut pour parrain l'ami de son père, le grand négociant banquier d'Amsterdam, Pierre César Labouchere, qui fut à l'origine du mariage de ses parents à Londres, et pour marraine Louise Boode, native de Demerary comme sa mère, où elle avait été baptisée à l'église réformée, et qui venait d'épouser le banquier de Francfort Simon Moritz von Bethmann. Louise Boode était ravissante, et sa beauté avait d'ailleurs impressionné le tsar Alexandre de Russie qui fut parrain de son fils Alexander, tandis que le "Louisa Park" et la gare "Louisa" de Francfort rappellent son nom. Il faut signaler par ailleurs que les Boode étaient également cousins des Labouchere via les Molière, tandis que le frère de Louise, Jan Frederik Boode, fut chargé par Isaac Thuret de récupérer sa créance sur les propriétés de son épouse en Guyane. Henri fut présenté six ans après, le 24 mai 1817, en l'hôtel de la légation royale des Pays-Bas à Paris, comme étant né de parents hollandais.

Henri connut comme son frère aîné Auguste la vie aisée parisienne, fit pourtant des études sérieuses avec précepteur et professeurs particuliers au château de Rentilly, mais s'il passa beaucoup de temps à voyager seul ou avec ses parents en Angleterre, Hollande, Allemagne, Belgique, Suisse, Italie, etc., il eut une passion qu'il n'eut de cesse d'assouvir : la chasse.

Il fut initié à la vénerie avec le duc de Bourbon, le prince de Condé que son père conseillait volontiers en son château de Saint-Leu, et qui était alors considéré comme le plus grand veneur de son temps. Henri n'avait alors que 24 ans lorsqu'il acheta en 1835 son premier équipage au prince Alexeï Lobanov-Rostovsky. Avec cet excellent équipage, Henri chassait loups, sangliers, cerfs et chevreuils en région parisienne, dans les forêts de Traconne et d'Armainvilliers, mais surtout dans la forêt voisine de Crécy, dont l'équipage prit le nom. Comme son frère Auguste, Henri fut membre sociétaire du Jockey Club. Il y fit d'ailleurs le premier pari enregistré le 13 juillet 1841 avec ses douze amis du soir pour 1.000 écus en pariant que d'ici dix années il n'y en aurait pas la moitié de mariés ...

Henri se maria juste avant l'échéance en épousant le 22 janvier 1851 au temple de Pentemont la jeune Louise Fould, de 20 ans sa cadette. Elle était la fille du banquier Louis Fould, frère aîné du célèbre ministre des finances Achille Fould, qu'Henri rencontrait d'ailleurs souvent au Jockey Club. Furent témoins à leur mariage : Philippe Hottinguer, Auguste Thuret, Beer-Lion Fould et le ministre Eugène Bethmont. Il est intéressant de noter que les Fould s'étaient convertis au protestantisme, comme nombre d'autres éminents israélites en ce début du XIX^e siècle. La spiritualité protestante attirait en effet beaucoup les libéraux, et

il y eut de nombreuses conversions au protestantisme, parmi lesquelles, outre celles des Fould, il y eut aussi celles des Halévy, des Pereire, des Eichtal, des Erlanger ... tandis que d'autres épousèrent des protestantes comme Jules Ferry, Emile Boutmy, etc.



Photographie de Louise Fould vers 1872

Louise fut d'ailleurs un ardent mécène du protestantisme, et fut une généreuse donatrice de la SHPF (Société de l'Histoire du Protestantisme Français), que son neveu Fernand de Schickler, historien du protestantisme, avait présidé depuis 1865, et qui lui céda en 1885 sa bibliothèque et son immeuble de la rue des Saints-Pères pour son cinquantième anniversaire et commémorer le bicentenaire de la Révocation.

Louise et Henri eurent trois enfants :

- Adèle Thuret (1851-1924)



Portrait d'Adèle Thuret par Ch. Jalabert



Portrait d'Adèle Thuret par Ch.Mezzara

(musée Waldner à Soulz)

Née au château de Rocquencourt chez les Fould le 27 octobre 1851, Adèle hérita du château de Lévy, où elle décéda le 28 mars 1924.

Elle avait épousé le 3 juin 1872 à Paris le comte Eugène de Waldner de Freundstein, secrétaire d'ambassade, né à Munich le 26 avril 1845, et qui décéda au château de Lévy le 5 août 1921. Fils de Ferdinand et de Sophie de Tascher de La Pagerie, il était l'aîné d'Amélie qui épousa Jacques de Coëhorn, et de Christian qui épousa au temple de l'Oratoire Louise Cottier, fille du peintre Maurice et petit-fils du banquier François Cottier, dont la fille Mathilde épousa Ernest André. C'est ce dernier, banquier et député du Gard, qui racheta le château de Rentilly aux Thuret pour son fils Edouard, grand collectionneur d'art et qui avec son épouse, l'artiste-peintre Nelly Jacquemart, furent à l'origine du musée Jacquemart-André sur le boulevard Haussmann à Paris.

Adèle hérita du château de Lévy, qui modifié et agrandi par son père, faisait face à celui de Béguin dont son frère Daniel hérita d'Edouard Fould. Lévy connut alors les fastes des grandes chasses et des réceptions mondaines.

Adèle et Eugène eurent à leur tour trois enfants :



Château de Lévy

1- Ferdinand de Waldner (1873-1873), mort-né à Berne en Suisse

2- Edouard de Waldner (1876-1969), qui naquit à La Haye aux Pays-Bas le 23 février 1876, mais décéda au château de Lévy le 13 octobre 1959. Il avait épousé le 21 mars 1901 à Paris Jeanne Hottinguer, fille du banquier et régent de la Banque de France Rodolphe Hottinguer, et de Louise de Bethmann qu'il avait épousée à Francfort en 1867. Jeanne était la petite-fille de Simon Moritz qui avait épousé la ravissante Louise Boode vue précédemment.

Edouard de Waldner et Jeanne eurent deux enfants :

- Thibaut de Waldner (1902-1984), qui épousa en 1936 Christiane de Bethmann (1910-2010), fille de Nathaniel et de Marguerite Allenet, de la Tremblade en Charente-Maritime, dont il eut trois enfants :

- Bernard de Waldner (1938-2004), qui épousa à Paris en 1965 ma sœur Nadine Thuret, dont :

- Sandra de Waldner, née en 1965 qui épousa en 1992 l'avocat d'affaires Nicolas Bichot, dont Eléonore (1993), Rodolphe (1994), Henry (1998) et Violette (2004)

- Laurence de Waldner, née en 1967 qui épousa en 1992 le banquier Thomas de Saint-Léger, dont Justine (1993).

- Chantal de Waldner, née à Moulins en 1944.

- Florence de Waldner, née à Moulins en 1948.



Jeanne Hottinguer

- Béatrice de Waldner (1904-1967), qui naquit à Paris le 2 septembre 1904, et décéda à Lurcy-Lévis le 17 février 1967. Elle avait épousé le 25 avril 1925 à Paris le baron Georges de Turckheim (1898-1993), industriel à Lunéville, dont :

- Jean de Turckheim, né à Lunéville le 30 août 1926, qui épousa en 1963 Claude Lenoir, dont : Caroline (1965) et Guy (1967), et

- Elisabeth de Turckheim, née à Lunéville le 6 mars 1928, qui avait épousé en 1948 Roland de Quatrebarbes (1921-1994), dont :

- Bertrand (1949) qui épousa Christine Drouin, dont Sophie (1983) Nathalie (1985) et Céline (1986) épouse de Michaël Fritz
- Etienne (1952) qui épousa au temple de Dieppe le 25 juin 1977 Agnès Velten (1953), fille d'Edouard et de Yolande Conquére de Monbrison, dont Amaury (1979), Amélie (1983), Ambroise (1985-1986) et Amicie (1987).

- Jeanne de Waldner (1878-1961), troisième enfant d'Adèle Thuret, naquit à Paris le 17 juin 1878, et décéda à Lurcy-Lévis le 23 février 1961. Elle avait épousé le 5 février 1907 à Paris René de Bethmann, négociant en vins, né à Bordeaux le 23 janvier 1870 et décédé à Lurcy-Lévis le 23 février 1961. Fils de Charles et de Jacqueline Johnston, il était le frère aîné de Nathaniel de Bethmann, le père de Christiane de Bethmann qui épousa Thibaut de Waldner, ci-dessus.

Après la guerre, Jeanne aménagea "la Faisanderie" de Lévy, ancienne maison du garde en chef de Lévy, pour la transformer en un charmant cottage, dominant le grand étang de Billot.



Photographie de La Faisanderie

Jeanne et René n'eurent qu'une fille unique :

- Guislaine de Bethmann, qui naquit le 28 décembre 1907 à Bordeaux, et décéda le 17 mars 1990 à Lurcy-Lévis. Elle avait épousé le comte François du Vivier de Faÿ-Solignac, né le 10 août 1905 à Bordeaux et décédé à Lurcy-Lévis le 31 juillet 1995. Ce dernier appartenait à la très ancienne maison du Vivier, originaire du Dauphiné, dont Ferdinand Bruno hérita en 1748 de son oncle Philippe de Faÿ Solignac à charge de porter son nom et ses armes. Son petit-fils Philippe épousa en 1842 la protestante de Bolbec Laure Fauquet-Lemaître, dont la descendance demeura désormais fidèle au protestantisme en s'alliant aux familles Vernes, Lawton, de Luze, Oberkampf, Reber, etc.

Ils eurent quatre enfants :

1- Christian du Vivier, né à Bordeaux le 1^{er} juin 1928, qui décéda à Lurcy-Lévis le 3 avril 2014. De son mariage le 16 octobre 1953 à Neuilly avec Isabelle de Seynes, fille de Raoul et de Simone de Witt-Guizot, il eut :

- Christelle du Vivier, née le 11 mars 1954 à Paris, qui épousa à Lurcy-Lévis le 28 mai 1977 le journaliste et écrivain Stéphane Denis (1949), dont deux fils : Killian (1980) qui épousa Adèle Commeinhes, dont Mila (2012), et Kevin (1983)

- Emmanuel du Vivier, né le 19 novembre 1955 à Neuilly, qui épousa au temple de l'Annonciation le 27 juillet 1984 Sylvia Majani, dont Jessica et Jonathan.

Après son divorce, Emmanuel épousa en secondes noces le 28 décembre 2010 à Lurcy-Lévis Karen Jardon.

2- Bruno du Vivier, né à Bordeaux le 28 avril 1930, qui décéda à Lurcy-Lévis le 24 novembre 1951 à l'âge de 21 ans.



Photographie de Guislaine de Bethmann

3- Philippe du Vivier, né à Bordeaux le 18 décembre 1942. Il fut pensionnaire en même temps que moi au très protestant Collège Cévenol du Chambon-sur-Lignon. Il épousa le 13 novembre 1971 aux Mesnuls (Yvelines) Caroline Pérony, née le 26 juin 1948 à Draguignan (Var), descendante des célèbres parfumeurs protestants Guerlain. Philippe aménagea l'ancien petit château des Barathons en amont de l'étang des Bruyères. Le ménage eut trois enfants :

- Charlotte du Vivier, née le 1^{er} septembre 1972 à Montluçon (Allier), qui épousa Mathieu Lebrun, né le 20 janvier 1967 à Bourges, dont elle eut Victor (1996), Louise (2000) et Jules (2006).

- Pierre du Vivier, né le 19 avril 1974 à Montluçon, qui épousa le 12 octobre 2002 à Lurcy-Lévis Christine de Gaye, née le 29 janvier 1974, dont il eut François (2004), Agathe (2005) et Laure (2009).

- Antoine du Vivier, né le 30 novembre 1977 à Montluçon.

4- Hugues du Vivier, né le 10 novembre 1945 à Bordeaux, qui décéda à l'âge de 20 ans le 24 septembre 1966 à Lurcy-Lévis.

- Daniel IV Thuret (1854-1909)



Photographie de Daniel IV Thuret

Daniel fut le second enfant d'Henri Thuret et de Louise Fould. Il naquit comme sa sœur Adèle au château de Roquencourt chez les Fould, le 25 août 1854, et fut baptisé le 22 janvier 1855 au temple de l'Oratoire du Louvre. Comme sa sœur Adèle, il bénéficia d'une solide instruction menée par d'excellents professeurs particuliers, et reçut une instruction religieuse protestante rigoureuse au temple de l'Oratoire du Louvre, dont il fut plus tard après la loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État, un membre fidèle de son association culturelle, et où le pasteur Sautter lui rendit un vibrant hommage à l'occasion de ses obsèques le 7 juin 1909.

Peu après la guerre de 1870, il fit son service militaire, alors même que sa position de fils de veuve lui en aurait apporté la dispense, car il revendiquait l'honneur de prendre sa place dans les rangs de l'armée française et de servir ainsi son pays. Il y fut officier de cavalerie.

Daniel avait 26 ans quand il épousa bientôt le 3 juin 1880 à Paris, Ida Franziska de Berckheim, née à Paris le 19 avril 1858, et qui avait donc 22 ans.

Ida était la seconde fille du général de division Sigismond de Berckheim, et d'Elisabeth de Jaucourt. Cette dernière était la fille de François Lévisse de Montigny de Jaucourt, qui fut adopté par l'ancien ministre de la Marine et pair de France, le marquis François Arnail de Jaucourt, d'une longue lignée protestante depuis les débuts du XVI^e siècle, et figure emblématique du "Réveil" protestant, dont il portait dorénavant le nom.

Sa sœur aînée, Françoise Marie de Berckheim, qui avait épousé quant à elle un autre général de division, le baron Edouard de Colbert, marquis de Chabannais, mourut prématurément à l'âge de 45 ans, et ses dernières heures firent l'objet d'une lettre touchante par sa mère qui encore en vie voulut *en quelques mots retracer les derniers jours et la fin si chrétienne, si édifiante de sa fille bien aimée*, et où son éducation religieuse protestante par le pasteur Jean Monod qui la baptisa au temple de l'Oratoire du Louvre à Paris transparaît à l'évidence.

Les deux sœurs avaient deux frères : le cadet, Théodore Sigismond, diplomate et célibataire qui fut le dernier baron de Berckheim puisque son frère aîné, Christian François, général de brigade et châtelain de Jepsheim dans le Haut-Rhin, n'eut qu'une seule fille Diane de son union avec Elisabeth de Pourtalès. Cette dernière était la fille du comte Edmond de Pourtalès, châtelain de la Robertsau près de Strasbourg, et de la ravissante Mélanie Renouïard de Bussière, immortalisée en 1857 par le peintre du Gotha Franz Xaver Winterhalter.



Portrait d'Ida de Berckheim
(par Pascal Dagnant-Bouveret)



Portrait de Mélanie de Pourtalès
(par Franz Xaver Winterhalter)

Elisabeth était d'ailleurs la sœur d'Hubert de Pourtalès qui épousa Marguerite de Schickler, châtelaine de Martinvast dans la Manche, et petite-fille de Malvina Thuret que nous verrons au chapitre suivant.

Diane de Berckheim étant désormais la dernière du nom, et ayant épousé Robert de Watteville, le transmettra à ses enfants qui porteront désormais celui de Watteville-Berckheim. L'aîné Jean de Watteville-Berckheim épousa Jacqueline Poupard de Neufelize, dont les deux fils Christian et Maximilien épousèrent respectivement Isabelle Wapler, petite-fille des porcelainiers de Limoges Laurens d'Albis et Renée Haviland, et la princesse Franziska zu Hohenlohe-Bartenstein. Tandis que sa sœur cadette Christiane de Watteville-Berckheim, bientôt centenaire, épousa en 1939 au temple de Passy le banquier Jean-Pierre Mallet qui rejoignit Maurice Schlumberger, qui avait épousé la fille d'Henriette Thuret que nous verrons plus loin, et Jean-Louis Poupard de Neufelize, dernier représentant du nom et descendant de

Rachel Thuret que nous avons vue précédemment, pour devenir la dernière banque protestante de Paris NSM.

Nul doute que cet environnement très aristocratique et militaire, à la fois protestant et catholique, eut une influence sur Daniel, qui n'eut de cesse de mettre sa fortune au service de SAR le duc d'Orléans, prétendant au trône de France en tant qu'aîné des descendants de Louis XIII de Bourbon par son épouse Marie Dorothée de Habsbourg-Lorraine, archiduchesse d'Autriche, qu'il épousa en 1896 à Vienne.

Ce que rappela d'ailleurs le pasteur Sautter à l'église de l'Oratoire du Louvres lors de ses obsèques le 7 juin 1809 : [...] *Et ce fut encore par amour pour son pays, en rêvant pour lui d'un avenir meilleur, qu'il offrit à un Prince qui pense sans cesse à la France dans son douloureux exil, le respectueux hommage de ses loyaux services, et qu'il épousa avec tant d'élan une cause dont le triomphe ardemment désiré, lui apparaissait étroitement lié au bonheur, à l'honneur même de sa patrie. Je ne m'étonne pas que ce Prince, qui a toujours témoigné à Monsieur Thuret une si particulière bienveillance, ait daigné ce matin lui en donner une dernière marque [...].*

Daniel organisa la logistique du mariage de SAR le duc d'Orléans le 5 novembre 1896 au château de Schönbrunn à Vienne en Autriche. Philippe d'Orléans épousait en effet la fille de l'archiduc d'Autriche, Maria Dorothea von Habsburg-Lothringen, qui serait de droit reine de France pour les Orléanistes. Le long parcours d'exil de Philippe d'Orléans a fait récemment l'objet d'un journal inédit d'Alfred de Gramont publié chez Fayard en février 2011, où Daniel y a évidemment sa place.

Daniel avait une tendresse toute singulière pour le monde agricole qui l'entourait, et particulièrement pour ces beaux bœufs blancs qui tiraient la charrue. Sa représentation artistique par le sculpteur Jean Baffier en aiguillonneur de bœufs du Bourbonnais figurait au château de Béguin pour le rappeler. Il s'éteignit au château de Béguin le 2 juin 1909 et fut inhumé dans la concession Thuret du Père Lachaise.

Daniel et Ida eurent huit enfants :

- Alice Thuret (1881-1941), naquit à Versailles le 20 juillet 1881, alors que son père est encore sous-lieutenant au 2^e bataillon de chasseurs à pied, et décéda le 14 juin 1941 à Paris. Elle épousa à Paris le 20 mars 1911 le baron Fernand Pacquement (1879-1966), troisième fils du comte Charles Pacquement et de Joséphine Sheppard. Le krach de sa banque en 1929 fit à l'époque couler beaucoup d'encre, et le ménage dut partir se réfugier en Suisse. En effet, originaires de Näfels dans le canton de Glaris en Suisse, les Bachmann appartenaient à une très ancienne famille patricienne, dont Karl von Bachmann fut d'ailleurs guillotiné en 1792 alors qu'il commandait un régiment des gardes suisses aux Tuileries, et avaient progressivement francisé leur nom en Pacquement.

Comme sa tante Marguerite Waddington, belle-mère de Jean Thuret que nous verrons plus loin, Alice fut toutefois convertie au catholicisme par le moine bénédictin monarchiste de Ligugé, dom Besse.

Le ménage n'eut qu'un seul fils :



Armes Pacquement

- Antoine Pacquement, né le 2 juin 1912 à Paris. Ingénieur des mines aux "Charbonnages du Tonkin", polytechnicien, il fut maître de conférences à l'université de Saïgon. Il épousa à Baden-Baden en Allemagne le 1^{er} juillet 1946 Maryvonne Goubet, dont il eut six enfants :

- Brigitte Pacquement, née le 12 février 1948 à Fribourg en Brisgau, qui épousa le 23 novembre 1968 à Paris Jean-Michel Barnay, né le 23 juillet 1938 à Clermont-Ferrand, dont elle eut Cerise (1972), Virgile (1974) et Agathe (1983).

- Catherine Pacquement, née le 1^{er} septembre 1949 à Mayence en Allemagne, qui épousa le 5 octobre 2001 Olivier Dujardin.

- Bernadette Pacquement, née le 6 novembre 1952, elle mourut à l'âge de 3 ans à Bordeaux le 10 décembre 1955.

- François Pacquement, né le 23 août 1955 à Paris, qui épousa le 30 avril 1953 à Paris Hélène Dumail, née à Paris le 29 juin 1956, dont il eut Ida (1990) et Bertille (1992).

- Thérèse Pacquement, née le 25 décembre 1956 à Paris, qui épousa le 12 février 1980 à Paris Etienne-Alain Boris, né à Boulogne Billancourt le 20 février 1956, dont elle eut Sarah (1982), Constance (1984) et Emilie (1986).

- Jean Pacquement, né le 30 janvier 1963 à Saïgon.



Les trois sœurs Alice, Marguerite et Louise Thuret

- Louise Thuret (1882-1980), naquit à Paris le 15 juillet 1882, et y décéda le 10 août 1980. Elle épousa au château de Béguin à Lurcy-Lévis le 27 septembre 1906 Pierre de Seynes (1876-1953), fils du docteur Jules de Seynes et de Berthe Dumas de Marveille. Pierre fut ingénieur agronome à Madagascar avec le pasteur Jean Bianquis, puis assureur chez l'assureur des protestants Montourcy, dont la fille, l'avocate Agnès Schmitz, épousa Louis Schweizer, ancien PDG de Renault. Ils eurent trois enfants :

1- Elisabeth de Seynes, née le 3 septembre 1908, décédée le 8 mars 2002. Elle avait épousé le 30 janvier 1940 à Paris Claude Gruson (1910-2000), inspecteur des finances et directeur général de l'INSEE, dont elle eut trois enfants :

- Laurent Gruson, né le 15 novembre 1940, brillant mathématicien qui épousa à Paris le 4 janvier 1964 Brigitte Niaudet (1942-1996), petite-fille de Robert Delmas, des armateurs protestants de La Rochelle, issus du pasteur Louis Delmas venu de Roquecourbe dans la montagne du Tarn, et dont le petit-fils Marcel Delmas épousa Marguerite Waddington, qui fut également convertie au catholicisme par le moine bénédictin monarchiste de Ligugé dom Besse. Sa fille Raymonde épousa mon oncle Jean Thuret que nous verrons plus loin. Laurent et Caroline eurent une fille Caroline (1963).

- Pascale Gruson, née à Paris le 8 septembre 1944, très impliquée dans les mouvements protestants, et qui est la marraine de Conrad Coste, petit-fils de Philippe Coste et Georgette Seydoux Fornier de Clausonne, cette dernière étant la fille de Mathilde Fornier de Clausonne, sœur d'Edith Fornier de Clausonne, qui épousa Robert Thuret qui suit.

- Claire Gruson, née le 2 janvier 1949, professeur universitaire.

2- Philippe de Seynes (1910-2003), naquit à Paris le 4 janvier 1910. Inspecteur des finances, il termina sa carrière comme secrétaire général adjoint aux Nations-Unies. Officier de la Légion d'honneur, il décéda le 2 avril 2003 et fut inhumé au cimetière de Bagneux.

3- Maurice de Seynes, (1914-1944), naquit à Paris le 8 août 1914. Élève de l'École de l'air, promotion 1936, il fut capitaine d'aviation, et comme tel rejoignit les Forces Françaises Libres, et s'engagea dans le régiment de chasse *Normandie-Niemen*, où il trouva une mort héroïque à Doubrowska, à l'âge de 29 ans, le 15 juillet 1944. Il fut décoré de la Légion d'honneur et de la croix militaire avec palme pour son courage et son abnégation. Il fait l'objet depuis d'une véritable vénération en URSS, où il est considéré comme un héros pour avoir voulu poser son avion en flamme car son mécanicien russe n'avait pas de parachute.



Maurice de Seynes

- Marguerite Thuret (1884-1952), née à Paris le 25 juin 1884, décédée à Lausanne le 22 septembre 1952. Elle avait épousé le 16 mars 1909 à Paris Adolphe Whitcomb, tué au combat d'Iverny près de Meaux, le 5 septembre 1914. Une stèle en son hommage fut érigée à Iverny près du 27 de la rue du Fresne où il fut tué. Il était conseiller général des Landes, fils de l'américain Adolphe Carter Whitcomb et de Louise Vion, et frère d'Andrée Whitcomb qui épousa le baron Joachim Lepic. Madame Vion-Whitcomb avait fait construire l'avenue de ce nom ainsi que l'avenue des Chalets voisine, toutes deux privées, sur d'anciens jardins dans le quartier de La Muette. Certains de ces chalets, du genre de ceux de Deauville, furent habités par Jaurès et Clara Malraux. Marguerite Thuret était richissime, ayant de très nombreux immeubles à Paris, dont celui du 7 avenue Hoche vendu en 1906 pour l'ambassade du Japon, et celui du 49 avenue Hoche, où sa mère décéda. Ils eurent deux enfants :

- Ida Whitcomb, née le 15 octobre 1910 et décédée le 15 avril 2007. Bienfaitrice du temple de l'Etoile à Paris, et de "Bienvenue Française".

- Louise Withcomb, née le 6 février 1915 et décédée le 3 juillet 1999 à Paris. Elle fut mariée très brièvement en 1955 avec René Dutilleul-Francoeur dont elle divorça sans postérité, et semblait ne plus vouloir se remarier. Richissime propriétaire d'immeubles à Paris dans les avenues Vion-Whitcomb et Foch, elle fit de François Loppin de Montmort son héritier universel, étant un descendant direct d'Edouard de Colbert et de Françoise de Berckheim, sœur aînée de sa grand-mère.

- Henri Thuret (1887-1887), né le 13 avril 1887, sans doute mort à la naissance.

- Robert Thuret (1887-1941), frère jumeau du précédent, décéda le 13 avril 1887 à Paris, décéda en son château de Béguin le 3 septembre 1941. Il avait épousé le 20 novembre 1919 au temple de l'Oratoire à Paris Edith Fornier de Clausonne, fille de François et d'Emilie Silhol. Dernière porteuse du nom avec sa sœur aînée Mathilde qui avait épousé le diplomate et ministre plénipotentiaire Jacques Seydoux, le nom de Fornier de Clausonne fut ajouté par la suite à celui des enfants Seydoux : le géophysicien René qui épousa Geneviève Schlumberger, et dont les enfants s'investirent dans le cinéma ; l'ambassadeur et conseiller d'État François qui épousa Béatrice Thurneysen ; Georgette qui épousa au temple de l'Oratoire le polytechnicien Philippe Coste ; et enfin l'autre ambassadeur de France et ministre plénipotentiaire Roger, qui épousa Jacqueline Doll, fille de Pauline Schlumberger, et donc belle-sœur de Geneviève.

Robert et Edith n'ayant pas d'enfants, Robert légua au département de l'Allier son château de Béguin et les domaines y attenants, pour y créer une maternité. Le département préféra installer la maternité à Saint-Pourçain, et le château de Béguin devint une colonie de vacances des PTT, puis vendu à un entrepreneur de Barcelone, qui le revendit bientôt à des arméniens qui en firent un hôtel de prestige aux destinées incertaines. Robert céda également le mobilier et les tableaux au musée de Moulins, avec une somme importante pour y créer une "salle Thuret" pour les exposer, disparue depuis. Le portrait en pied d'Henrietta Thuret par Kinson y est toutefois régulièrement exposé, et celui d'Ida de Berckheim par Dagnant-Bouveret l'y a rejoint récemment, ayant été donné par les Gruson, petits-enfants de Louise Thuret.

- Pierre III Thuret (1888-1915). Jeune officier de la promotion *Mauritanie* de l'ESM (1908-1911), il partit bientôt pour la Grande Guerre, où il tomba courageusement au front sur la Grande Dune de Nieuport en Belgique le 28 janvier 1915. Il reçut la Légion

d'honneur et la croix de guerre avec deux palmes. Son nom reste gravé à ce titre sur la plaque commémorative au Jockey-Club à Paris, dont il était membre.



Pierre III Thuret

- Philippe Thuret (1897- 1897), qui mourut sans doute à la naissance à Paris, où il fut enterré dans le caveau Thuret du Père Lachaise.

- François II Thuret (1903-1940), dernier des enfants de Daniel et Ida, naquit à Paris le 27 avril 1903. Il était le "petit dernier", un peu prétentieux, mais très admiré par sa mère. Il apprit le Russe pour traduire quelques grands romanciers, ... mais ne passa pas son baccalauréat. Il était du genre esthète et quelque peu "dandy". Il vivait chez sa mère qui l'adulait à la villa d'Eylau à Paris, près de l'avenue Victor Hugo et l'Etoile.

Il fut enrôlé dans le 605^e RP, mais fut bientôt lui aussi tué au combat le 27 mai 1940 à Avelin dans le Nord. Mort pour la France comme son frère Pierre, il le rejoignit dans la tombe dans la concession Thuret du Père Lachaise le 10 avril 1948. Avec lui s'éteignit donc la branche aînée protestante des Thuret du nom.



Château de Béguin devenu hôtel

3- Malvina Thuret (1813-1839)



Portrait aquarelle de Malvina Thuret

Seule fille d'Isaac, elle naquit à Paris le 3 juin 1813, et y fut baptisée le 23 janvier 1814 par le pasteur de l'Église réformée de Paris Rabaud-Pommier. Elle eut pour parrain Christiaan Anthonie Ver Huëll, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des Pays-Bas en Espagne, frère de l'amiral et ambassadeur des Pays-Bas à Paris qui fut l'un des fondateurs de la société protestante des missions, et pour marraine Henrietta Wils, qui avait épousé le fils de ce dernier Evert Christiaan Ver Huëll.

Comme son frère Henri, elle reçut une solide éducation religieuse, et bénéficia à Rentilly des meilleurs précepteurs, comme Monsieur Froment, et surtout du professeur de musique Alexandre Zimmermann qui lui enseigna le piano, comme on peut d'ailleurs la voir sur une aquarelle de sa mère dans un petit salon du château de Rentilly. Zimmermann écrivit plusieurs partitions de piano dédiées aux enfants Thuret, retrouvées dans les archives et en cours d'étude.

A l'âge de se marier, différents prétendants lui furent présentés, comme le comte Tanneguy Duchâtel, futur ministre, ou comme le comte de Bernis, mais ces derniers, tous deux catholiques, n'eurent *pas le talent de la toucher* comme l'écrivit plus tard Pierre César Labouchère. Le 3 janvier 1838, elle finit par épouser un protestant, le baron Jean-Louis Roger, fils aîné du banquier Salomon, qui avec son frère Daniel avaient quitté Nyon et Genève pour s'installer comme banquiers à Paris, et furent parmi les "vingt négociants réunis" qui en 1799 avancèrent de l'argent au gouvernement Bonaparte. Les deux frères Salomon et Daniel avaient respectivement épousé les deux sœurs Lydie et Albine de Vassal, filles du receveur général des finances Jean André marquis de Vassal, natif de Montpellier, et nièces de Cambacérès. Albine avait épousé le frère cadet de Jean-Louis, le baron Daniel Roger, propriétaire du château du Chesnay à Gagny, dont il devint maire, et dont le fils Edouard, comte Roger du Nord, député et sénateur du Nord, fut ministre plénipotentiaire.



Armes Roger

Le baron Jean-Louis Roger, était capitaine de hussards, comme son frère le baron André Roger qui avait épousé la veuve du marquis de Massa, Caroline Leroux, qui acheta le château de Vouzeron dans le Cher deux jours seulement après son mariage, et où leur fils le baron Eugène Roger décéda en 1906. Ils avaient un dernier frère, le baron Octave Roger de Sivry, autorisé à reprendre le nom de son épouse. Ce dernier était châtelain de Villeron près de Louvres, aujourd'hui en ruines. Son fils Octave épousa une Montesquieu, héritière du château de La Brède.

On constate donc que le protestantisme des Roger a fini par céder aux atours d'une certaine société mondaine catholique.



Château de Passy sur Seine peint par Henrietta van der Paadevoort

Malvina avait reçu en dot le château de Passy-sur-Seine, où elle connut des jours heureux, et mit bientôt au monde le 20 septembre 1839 au château de Rentilly deux filles jumelles Jeanne et Henriette. Elle devait malheureusement y décéder le 12 octobre suivant, ne s'étant pas remise de ces naissances. Son père Isaac fut très affecté par le décès de sa fille, et sa mère Henrietta s'occupa alors beaucoup des jumelles, mais décéda malheureusement cinq ans plus tard en les promenant en landau entre Rentilly et Guermantes. Les jumelles furent dorénavant une véritable consolation pour Isaac dont le caractère s'était assombri depuis ces deuils, mais il dut affronter bientôt la volonté du père de reprendre ses filles, ce dont il ne se remit jamais.

Ses deux filles furent présentées aux deux frères Schickler par Elise Dosne, femme du président de la république Adolphe Thiers, qui était la cousine germaine de leur tante Caroline Leroux qui avait épousé le marquis de Massa en premières noces, puis leur oncle le baron André Roger en secondes noces.

1- Jeanne Roger (1839-1892), naquit chez ses grands-parents Thuret au château de Rentilly le 20 septembre 1839.

Elle épousa le 7 juin 1859 à Paris le baron Arthur de Schickler, d'une famille de banquiers de la famille de Prusse à Berlin, né le 12 novembre 1828 à Paris et mort à Lausanne le 2 février 1919. Il hérita avec son frère de l'hôtel Crozat au 17 de la place Vendôme, occupé

aujourd'hui par l'*hôtel Ritz*, acheté par leur père en 1828, et qui fait donc face à l'hôtel des Thuret qui occupaient le numéro 12.



Arthur de Schickler

En 1867, Arthur acheta le château de Martinvast dans la Manche. Il lui adjoignit une galerie médiévale au nord et lui ajouta une nouvelle aile pour le relier au donjon. Il entretenait dans les dépendances du château une écurie de course réputée.

Jeanne décéda en mer alors qu'elle allait à Alger le 9 novembre 1892, tandis qu'Arthur lui survécut encore 27 ans, ne décédant qu'à l'âge de 90 ans à Ouchy près de Lausanne le 2 février 1919, et inhumé au Père Lachaise à Paris.

Jeanne et Arthur n'eurent qu'une fille unique :

- Marguerite de Schickler (1870-1956), qui naquit le 18 juin 1870 à Paris au 17 de la Place Vendôme, et épousa le 30 juin 1890 le comte Hubert de Pourtalès, né le 5 janvier 1863 à Paris, fils d'Edmond et de Mélanie Renoüard de Bussierre que nous avons vus précédemment. Hubert était officier de cavalerie, mais s'occupa bientôt de l'élevage de chevaux de courses de Martinvast. Il décéda à Paris le 29 avril 1949, tandis que Marguerite décéda un peu plus tard le 27 janvier 1956 au château de Martinvast.



Château de Beaurepaire, dit de Martinvast (Manche)

Ils laissaient quatre enfants :

1- Béatrix de Pourtalès (1892-1987), qui épousa le 19 mars 1918 à Paris le comte Roger de Renusson d'Hauteville, également éleveur de chevaux de course et directeur de l'élevage de l'Agha Khan. Ils n'eurent pas d'enfants.

2- Max de Pourtalès (1893-1935), qui épousa le 29 avril 1925 à Limoges Andrée de Luze, fille de Léonie Haviland, de la dynastie des porcelainiers de Limoges, et d'Henri de Luze qui fut directeur de la maison Théodore Haviland de Limoges. Après la mort de Max en 1935, Andrée épousa en secondes noces l'homme de lettres Pierre Lyautey, neveu du célèbre maréchal.



Max de Pourtalès



Armes Pourtalès

Ils eurent deux enfants :

- Rosy (1927-2009), née le 10 mai 1927 à Neuilly, qui décéda le 22 décembre 2009 à Ambazac en Haute-Vienne.

- Christian, né le 18 octobre 1928 à Paris, et qui rejoignit la banque NSM après avoir épousé au temple de Boissy-Saint-Léger, Caroline Hottinguer, fille du banquier parisien Rodolphe Hottinguer. Ils eurent trois enfants :

- Laure, née le 11 août 1958 à Paris, qui épousa en premières noces Jean Frisch, comte de Fels, banquier à Paris, dont Charles, né en 1981, qui épousa en 2009 Bérangère Dormoy ; Louis, né en 1983, qui épousa Maëva Deutsch et Edmond, né en 1988.

- Max, né le 18 mars 1961, négociant en vins à Bordeaux, propriétaire en 1998 en Haut-Médoc du château Doyac, qui épousa le 7 juin 1991 à Paris au temple de l'Annonciation de Passy Astrid Le Mercier de Maisoncelle-Vertille de Richemont, dont il eut Clémence (1992), Alice (1994) et Caroline (1998).

- Paul, frère jumeau de Max, né le 18 mars 1961, banquier, qui épousa le 14 décembre 1985 à Paris au temple du Saint-Esprit, Raphaële Haizet, directrice de galerie d'art, dont il eut Violaine (1987), Eugénie (1988) et Léopold (1995).

Après son divorce en 1986, tandis que Caroline épousait en 1988 le marquis Bertrand du Vivier de Fay Solignac, Christian de Pourtalès épousa en 1993 à Martinvast Karin Ehrenfeuchter, née en 1954 à Hanovre, dont il eut un fils Frédéric, né à Nienburg (Weser) le 7 décembre 1995.

3- Jeanne de Pourtalès (1897-1984), seconde fille de Marguerite de Schickler, qui épousa au château de Martinvast le 17 juillet 1920 Guy de Cazenove.

Ce dernier était le petit-fils de Lucie Dumas de Marveille et de Raoul de Cazenove, auteur d'un ouvrage sur le célèbre historien Paul de Rapin, dit Rapin-Thoyras, natif de Castres et neveu de Paul Pelisson, l'ancien secrétaire de Nicolas Fouquet qui partagera sa disgrâce en 1661. Mais il fut libéré cinq ans plus tard, devint l'historiographe du roi, et finit par abjurer en 1670, ce qui lui valut de riches bénéfices ecclésiastiques et en particulier celui du poste très rémunérateur d'abbé de Cluny. Quant à Rapin-Thoyras, d'abord avocat puis militaire, il dut quitter la France à la Révocation et épousa à La Haye Marie Anne Testart, sœur de Cyprien Testart dont l'épouse Marie Anne fut la marraine en 1705 d'Etienne Thuret, fils de Jacques l'émigré. Alors jeune officier au service de Hollande sous les ordres de son cousin Daniel de Rapin, ils suivirent le prince d'Orange en Angleterre où il devint roi d'Angleterre. Rapin-Thoyras fut alors placé comme gouverneur du jeune lord Woodstock, fils du duc de Portland, puis retourna à La Haye et partit avec toute sa famille à Wesel en Prusse, où il composa sa grand *Histoire d'Angleterre* qui le rendit célèbre.



Rapin-Thoyras (1661-1725)



Paul Pelisson (1624-1693)

Guy de Cazenove était polytechnicien (1914) et partit pour le Maroc, où il fut propriétaire du domaine de Mechra ben Abbou. De son union avec Jeanne de Pourtalès, il eut trois enfants :

- Arthur de Cazenove, né à Paris en 1921, où il épousa au temple de l'Étoile le 14 juin 1949 Odile Mallet, descendante des banquiers du même nom, dont il n'eut qu'une seule fille Mélanie en 1951, qui épousa en 1978 au temple de Pentemont Pierre Guillerand, dont la fille Hélène épousa Mathieu Perrié et eut un fils Bastien Perrié le 24 janvier 2016. Arthur épousa en secondes noces à l'église wallonne de La Haye le 25 août 1962 Aleijda Wilhelmina van Essen, dont il eut quatre enfants : Arabella (1963) qui épousa avec cérémonie œcuménique à l'église de Labarde en Gironde Stéphane de Jurquet de La Salle d'Anfreville, dont Yolande-Pyrène (1990), Martial (1993), Charles (1995) et Meyrueis (1998); Raoul (1965) qui épousa à Arsac en Gironde Christine d'Amedor de Mollans, dont Xavier (2001), Axelle (2003) et Jacques (2005) ; Aleijda (1969) qui épousa Damien Balsan, de la

famille des célèbres fabricants de draps de Châteauroux, et petit-fils de l'explorateur François Balsan, plus connu sous son nom de plume Jacques Termant, dont elle eut Alix (2000), Pierre-Elie (2001) et Diane (2004) ; et enfin Louis de Cazenove, né en 1970 à Caen.

Arthur de Cazenove fut longtemps exploitant agricole au Maroc, avant de décéder en juillet 2003 et d'être inhumé à Sainte-Croix-de-Caderle dans le Gard, non loin du château du Solier à Lasalle où décéda son arrière-grand-père Raoul de Cazenove.

- Henri de Cazenove, né le 2 janvier 1924 à Neuilly, épousa le 15 septembre 1948 à Lasalle dans le Gard Muriel Cousin, fille de Marguerite Jost de Staël-Holstein, descendante de Germaine Necker, la célèbre Madame de Staël, qui épousa en 1786 à la chapelle luthérienne de l'ambassade de Suède à Paris l'ambassadeur Eric-Magnus de Staël-Holstein, plus effacé.



Germaine Necker (1766-1817)



Eric-Magnus de Staël-Holstein (1749-1802)

Henri de Cazenove et Muriel Cousin eurent six enfants :

- Quirin (1949), qui épousa à Quimper Chantal de Massol de Rebetz, dont Violaine (1977) qui eut de Jérôme Lamy un fils Arthur (2002) et une fille Marion (2004) ; Renaud (1980) qui épousa Anne Straghan ; Tristan (1983) qui de Marie Royal eut Guy (2008), Clarisse, Ysabeau (2011), Foucauld (2013) et Blanche (2015) ; et enfin Laure de Cazenove qui épousa Benoît de Place (cousin issu de germains de Magali de Place, qui épousa mon neveu Edouard de Luze) eut Wallerand (2010), Gauthier, Constance (2014) et Tancrède.

- Christian (1950), qui épousa en 1975 à Saint-Jean-du-Gard Pascaline Grollemund, dont il eut Olivia et Maeva.

- Bruno (1952), qui épousa en 1978 au temple de l'Étoile à Paris Brigitte Maurin, native de Nîmes et descendante des Westphal par les Dhombres, dont il eut : Sandrine (1979) qui épousa en 2007 au temple de Saint Jean du Gard Pierre de Chastellier, dont un fils Elie ; Elodie (1981) qui épousa Jean Baptiste Sieber ; Gaétan (1984) et Baptiste (1987).

- Roger (1954), qui épousa en 1981 à Sainte-Croix-de-Caderle dans le Gard Florence Hervé du Penhoat, dont il eut Jean-Brice (1982), Arnaud (1985), Aude (1987) et Maÿlis (1997).

- Roland (1960), qui épousa à Neuilly en 1987 Bibiane Regnault de Maulmin, dont il eut Laetitia (1987), Tiphaine (1989), Guillaume (1991), Olivier (1993), Quentin (1994) et Xavier (1997).

- Guilhem (1963), qui épousa en 1988 à Boffres en Ardèche Jeanne de Ladreit de La Condamine, dont la grand-mère Renée de Bary était la fille de Berthe de Seynes et d'Albert de Bary, cousin issu de germains de Maurice Schlumberger, grand-père de mon épouse. De cette union sont issus Léonor (1960), Adèle (1992) et Théophile (1995).

- Béatrix de Cazenove, naquit le 16 septembre 1927 au château de Martinvast. Elle épousa le 11 juillet 1952 au temple de l'Oratoire à Paris Thierry de Renusson d'Hauteville, fils de Solange de Neufville, d'une famille très ancienne venue dès les débuts de la Réforme s'installer à Francfort, où ils furent négociants et banquiers et eurent d'ailleurs des alliances avec la famille Osterrieth de ma mère, avant de venir s'installer à Paris. De leur union naquirent quatre enfants :

- Marc (1953-2012) qui fut assureur à Paris,

- Séverine, née à Paris en 1955 et qui épousa en 1976 au temple de l'Oratoire Noël Scrivener, dont elle eut Christopher, né à New-York qui épousa Lorraine Le Compasseur Créqui Montfort de Courtvison, dont Gabriela (2008), Théodore (2011) et Balthazar (2016).

- Eric, né à Paris en 1959, et qui épousa en 1990 Arielle de Witt, descendante de Cornélius de Witt qui épousa Pauline Guizot, la fille de notre ancêtre François Guizot. Après divorce, Eric épousa à la chapelle protestante royale de Bruxelles Isabelle de Séjournet de Rameignies, dont il eut Zita (1995), Rufus (2000) et Clovis (2001).

- Valérie, née à Paris en 1962, où elle épousa en 1986 au temple de l'Oratoire Olivier Combast, dont elle divorça.

- Louis de Pourtalès (1905-1944), dernier enfant de Marguerite de Schickler, naquit à Paris le 6 mai 1905.



Château de Roquepique



Château de Lasserre

Châtelain de Lasserre, entre Moncrabeau et Francescas, au sud de Nérac, il avait épousé en 1932 au château de Roquepique Gabrielle de Gervain, fille d'Henriette Cruse et du baron Pierre de Gervain, d'une très ancienne famille protestante de Roquepique dans la juridiction de Verteuil en Agenais, et qui servit le roi de Navarre dès 1584.

Louis mourut assassiné le 2 septembre 1944 à La Réunion dans le Lot-et-Garonne, sans doute au château du Sendat, où la bisaïeule de Gabrielle, Charlotte de Gervain, résidait avec Pierre Barthélemy de Morin, baron du Sendat. Louis n'eut donc qu'un seul fils :

Hubert de Pourtalès (1944-1967), qui naquit deux mois seulement avant l'assassinat de son père, et qui épousa en 1967 à Brassompouy dans les Landes Geneviève Léon-Dufour, maire de Lasserre et descendante de Léon Dufour, dit Léon-Dufour, célèbre médecin entomologiste et botaniste. Hubert n'eut à son tour qu'un seul fils :

Pierre Louis de Pourtalès, qui naquit à Agen en 1968 et qui épousa à Jouarre en 1995 Hélène de Quengo de Tonquédec, dont il eut quatre filles : Gabrielle (1995), Mélanie (1998), Félicité (2003) et Théodora (2004).

2- Henriette Roger (1839-1909), sœur jumelle de Jeanne, qui naquit donc chez ses grands-parents Thuret au château de Rentilly le 20 septembre 1839.

Présentée par Madame Thiers comme sa sœur aux frères Schickler, c'est Fernand qu'elle épousa le 2 mai 1860 à Paris. Elle eut son portrait réalisé par le célèbre peintre du Gotha Franz Winterhalter.



Fernand de Schickler



Henriette Roger

Fernand était associé de la banque Schickler comme son frère Arthur. Il venait d'acheter le château de Bizy. En effet, les biens de la famille d'Orléans avaient été mis aux enchères en 1858, et le baron Fernand de Schickler était alors le beau-frère du duc d'Albufera qui avait épousé sa sœur Malvina, et qui était alors maire de Vernon où se situait le château de Bizy. En 1860, il reconstruisit la partie centrale du logis, la remplaçant par un édifice

d'inspiration italienne. Un salon fut spécialement aménagé pour recevoir des boiseries peintes, provenant selon la tradition du château de Bercy à Paris. A sa mort en 1909, il le légua à son neveu Louis Suchet, quatrième duc d'Albuféra, qui acheva le château en fermant la cour d'honneur par deux ailes.



Château de Bizy à Vernon (Eure)

Après la mort de leur fils Georges-Louis de Schickler, décédé à 8 jours le 30 septembre 1867, Fernand se tourna désormais résolument vers l'étude de l'histoire du protestantisme français, domaine où sa réputation n'est plus à faire.

Déjà président en 1865 de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français (SHPF), c'est en 1885, pour son cinquantenaire personnel et pour commémorer le bicentenaire de la révocation de l'Edit de Nantes, qu'il fit achever et aménager à grands frais pour la SHPF, un vaste immeuble qui abritait sa bibliothèque et son bibliothécaire. Le même immeuble renfermait en outre un logement pour la bibliothèque et pour l'agent de la "Société Biblique Protestante de Paris". La donation anticipée de cette fondation fut faite officiellement en 1896 et une partie des fonds importants qui soutenaient ces deux œuvres et beaucoup d'autres, provenaient de sa générosité. Sa tante, Madame Henri Thuret, contribua généreusement à son œuvre, et son nom reste d'ailleurs gravé à cet effet dans le marbre à l'entrée de la bibliothèque de la rue des Saints-Pères.

La sœur de Fernand, Malvina de Schickler, portait le même prénom que sa belle-mère Malvina Thuret, peut-être même en référence à cette voisine de l'Hôtel Crozat au 17 de la Place Vendôme, que ses parents devaient certainement connaître comme banquiers et voisins au 12 de la Place Vendôme. Malvina de Schickler épousa en 1844 le duc Napoléon Suchet d'Albufera, fils de Louis Gabriel, maréchal de France.



Napoléon Suchet, duc d'Albufera

4- Gustave Thuret (1817-1875)



Gustave Thuret jeune

Troisième fils d'Isaac, Gustave *Adolphe* Thuret naquit à Paris, au domicile de ses parents 12 place Vendôme le 23 mai de l'an 1817. Sa naissance fut dûment enregistrée à l'Hôtel de la Légation royale par le ministre baron Fagel, en présence du père, et du gratin hollandais de Paris : le conseiller d'État et commissaire général pour la liquidation des dettes de guerre avec la France Elie Canneman, et le conseiller de la Légation chargé d'affaires de Nassau à la cour de France Charles Frédéric de Fabricius.

Comme son frère Henri et sa sœur Malvina, il fut le dernier des enfants d'Isaac à être encore baptisé le 12 janvier 1818 à l'église réformée de Paris par le pasteur Jacques Antoine Rabaut-Pommier, dont nous avons précédemment développé la famille et sa carrière au chapitre d'Henri.

C'est principalement dans la propriété familiale du château de Rentilly que Gustave et ses frères et sœur furent éduqués par leur précepteur, Monsieur Froment, sous le contrôle permanent de leur mère qui veillait aux moindres détails de leur éducation. Gustave fut apparemment doué, comme en témoignent les excellentes notes qu'il obtint dans sa classe de rhétorique au collège royal de Bourbon en 1835, avant d'obtenir son diplôme de bachelier ès lettres le 19 mai 1835 (diplôme d'ailleurs signé par le ministre François Guizot, trisaïeul de mon épouse). Par la suite, il s'orienta vers le droit, dont il fut bachelier le 4 décembre 1837 et licencié le 24 août 1838, avec une thèse entièrement écrite en latin. Gustave avait toujours manifesté une très grande curiosité intellectuelle, rédigeant déjà en un livre de voyages qu'il fit avec ses parents à l'âge de 16 ans autour d'Aix-la-Chapelle, et où les détails d'observation sont assez saisissants. Les voyages formant la jeunesse, il fit de très nombreuses excursions familiales en Suisse, Italie, Allemagne, Pays-Bas, et décida même de voyager seul à 18 ans pendant quatre mois en Angleterre, bien décidé à visiter tous les comtés sans exception. Il parlait couramment l'anglais, langue qu'il utilisait le plus souvent avec sa mère dans sa prime jeunesse, avant même que le français ne lui fut enseigné et ne devienne sa langue usuelle. Le néerlandais n'était absolument pas utilisé en famille, alors même que ses parents étaient pourtant parfaitement de culture hollandaise et utilisaient très fréquemment cette langue pour

les besoins de leurs relations familiales diplomatiques et professionnelles. Gustave avait également appris l'allemand, mais ne savait guère que le lire.

La religion protestante et sa tradition avaient toute leur importance, surtout en France où le début du XIX^e siècle connaissait un mouvement de "réveil" après un long "silence" de près de deux siècles. Son instruction religieuse fut confiée au pasteur de Paris, Athanase Cocquerel, et Gustave après la confirmation de son baptême le 4 avril 1833 fut appelé à jouer un rôle actif au sein du diaconat de l'église réformée de Paris dès le 13 juin 1835, et ne donna sa démission de diacre que le 30 septembre 1839. Gustave possédait une très grande culture religieuse, lisait de nombreux ouvrages de philosophie religieuse et de théologie. Il ne manquait pas d'ailleurs de polémiquer à l'occasion avec son ami le botaniste Joseph Decaisne sur des thèmes religieux. Il est de fait que sa fermeté de conscience, alliée à la fréquentation des esprits d'élite qui venaient nombreux au château de Rentilly, formèrent son intelligence au point, comme aimait à le souligner le docteur Bornet, *qu'il acquit l'habitude d'apprécier les hommes et les choses en se plaçant toujours à un point de vue élevé, dégagé d'étroitesse et de parti pris.*



Joseph Decaisne (1807-1882)

Comme ses frères et sœurs, Gustave avait un excellent coup de crayon, et était un mélomane averti, ayant largement bénéficié des cours du professeur de musique attiré de Rentilly, Maître Zimmerman. Or c'est précisément grâce à la musique que Gustave cultiva une grande amitié pour le jeune Alexandre de Villers, mélomane comme lui, avec lequel il jouait à quatre mains les symphonies de Beethoven et les compositions de Schubert au conservatoire et à l'opéra italien. Or en 1837, Alexandre de Villers qui s'intéressait à la botanique eut un jour l'idée de se rendre à pied de Paris à Rentilly en herborisant. Sa boîte verte et son accoutrement ne manquèrent pas d'intriguer le jeune Gustave, mais plus encore l'inventaire de sa boîte qui à l'aide de *Flore parisienne* de Bautier allait alors définitivement convaincre Gustave de l'intérêt de la détermination des plantes. La richesse végétale du parc de Rentilly fut donc un véritable laboratoire pour notre botaniste débutant, et bientôt la *Flore parisienne* de Bautier fut remplacée par la *Flore française* d'Augustin Pyramus de Candolle, et les échantillons douteux allaient chez Monsieur Joseph Decaisne qu'Alexandre de Villers avait connu aux herborisations de Monsieur de Jussieu. Gustave pria donc Monsieur Decaisne de lui donner des leçons de botanique, et ce dernier allait bientôt convaincre Gustave de l'idée que seule la connaissance approfondie de la fructification pourrait fournir la base d'une classification des algues dont il assurait la taxonomie.

Sa réputation d'homme sérieux et travailleur allait bientôt convaincre Adrien de Jussieu, Adolphe Brongniart et le docteur Lévillé de le pousser dans ses études de la botanique. Il s'y consacra de plus en plus, et obtint notamment l'autorisation d'herboriser dans

les parcs de Vincennes et de Boulogne par l'inspecteur des forêts de la couronne le 24 mai 1839.

Gustave suivit les herborisations de Monsieur de Jussieu, où ses camarades ne manquaient pas d'ironiser sur ses bonnes manières en chantant :

Et jusqu'à se crotter, il fait tout proprement.

Gustave était désormais majeur, et se fit naturaliser Français le 26 juin 1838 à la mairie du 2^e arrondissement, en présence de Monsieur Charlemagne Oscar Guët, artiste-peintre, demeurant au 24 de la place Vendôme, et de son professeur de piano Alexandre Jacques Zimmermann.

Dès 1839, Gustave accompagna l'ambassadeur de France, Monsieur de Pontois, ami de la famille et qui affectionnait particulièrement Gustave, dans un voyage à Constantinople, d'où Gustave ne manqua pas de rapporter quelques algues du Bosphore, et découvrir une nouvelle fumeterre, qui lui fut dédiée.



Fumaria Thureti

De retour en France, il dut passer l'année 1840 à Lyon, accompagnant sa mère qui y était retenue pour les besoins du fameux procès Demiannay qui avait obligé son père à s'exiler momentanément à La Haye. Il en profita pour herboriser avec Messieurs Jordan, Seringue et Timeroy, fit de la géologie avec Monsieur Fournet, de la peinture avec Monsieur Simon Saint-Jean, et de la musique avec l'organiste de l'église Saint-François...

Dans sa lettre du 29 juin 1840 à son mari, sa mère nous donne un assez bon aperçu de l'hyperactivité de Gustave : [...] *Quant à Gustave, il travaille du matin au soir, il herborise. Monsieur Fournet, professeur distingué de géologie, lui donne rendez-vous à ce que Gustave entend pour 5 heures il y a samedi huit jours ; Gustave est à sa porte à 4 heures et demi, frappe, sonne, sonne, à la fin arrive une jeune domestique en chemise qui lui dit : "Ah ! Monsieur, c'est pour 8 heures". Le voilà qui revient du Jardin des Plantes à la Place Bellecour à pied, aller et retour, aucune voiture n'étant en course avant 7 heures. Convenez qu'il a fallu l'amour de la science pour le faire aller encore le même jour faire la tournée au Mont d'Or Lyonnais.*

Avant-hier il a été herboriser avec Monsieur Seringue, directeur du Jardin des Plantes ; ils étaient quatre et ont dû coucher tous dans la même chambre, avec un étranger qui occupait déjà la pièce, et pour lit, Gustave comme de beaucoup le plus jeune, s'est endormi du sommeil du juste étendu sur la table. Il nous est revenu bien à l'heure du dîner, rouge comme une écrevisse, jusqu'au blanc des yeux ; il ne s'en porte pas plus mal. Le voilà qui sort pour prendre une leçon d'orgue à l'église Saint-François, c'est l'organiste qui lui donne ses leçons.

Il a toujours son maître d'écriture. Monsieur de Fonville lui enseigne le paysage, et Monsieur Saint-Jean, les fleurs ; Monsieur Saint-Jean est émerveillé des dispositions de Gustave, il le dit à tout Lyon, le fait est que c'est étonnant [...].

Déjà en cette année 1840, Gustave avait fait la découverte des organes locomoteurs des anthérozoïdes des Chara, ouvrant la voie qu'il allait suivre plus tard.

Au mois d'octobre 1840, Gustave retourna à Constantinople, mais cette fois en qualité d'attaché à l'ambassade de France. Il en profite pour occuper ses loisirs à visiter Brousse, le Mont Olympe, et bien entendu à herboriser. Parmi ses collections, deux nouveautés reconnues par Pierre Edmond Boissier lui furent dédiées : le *Fumaria Thureti* et un iris voisin du *graminca*.

A l'issue de sa première année passée à Constantinople, il partit en octobre 1841 avec son ami et collègue Aymard de Beauvoir pour visiter la Syrie et l'Égypte. De trop nombreuses nuits passées à la belle étoile eurent raison de sa santé et il faillit bien y laisser sa vie sans le secours d'un médecin anglais d'Alexandrie. Trop faible pour reprendre son poste auprès de Monsieur de Pontois à Constantinople, et ce dernier rencontrant d'ailleurs de graves difficultés avec les événements d'Orient, Gustave décida de rentrer en France.

De retour à Paris, il fut question qu'il entrât au Conseil d'État, mais en dépit des appuis du baron de Préville, du comte de Pontois et du vicomte de Hénin pour le faire nommer auditeur, le manque de place vacante vint fort heureusement pour la science mettre fin à ce projet.

Gustave installa alors au château familial de Rentilly un laboratoire pour ses recherches microscopiques, choisissant de poursuivre ses études des champignons et des algues. Ce fut le début de longues courses en mer sur les côtes normandes et bretonnes avec son ami et collaborateur, le docteur Edouard Bornet, et son dessinateur que Monsieur Decaisne lui avait recommandé, Monsieur Alfred Riocreux.



Docteur Edouard Bornet (1828-1911)



Planche d'Alfred Riocreux (1820-1912)

Les séjours prolongés dans l'eau froide lui valurent de l'asthme et des douleurs rhumatismales qui le conduisirent sur avis médical de se rapprocher de la côte méditerranéenne dès l'hiver 1855. Il y demeura à Cannes, au quartier de Pont-Pessat, dans la maison de campagne de Monsieur John Temple, Leader de Putney, appelée alors localement "le château de Monsieur Leader", avec un bail du 14 novembre 1855 au 31 mai 1856. Se sentant soulagé de ses maux, il décida de se fixer sur ce littoral et finit par porter son choix sur la côte d'Antibes, très riche en algues, et plus particulièrement sur la presqu'île d'Antibes.

Magnifiquement située entre le golfe Jouan et le golfe de Nice, avec une vue imprenable sur les Alpes, la presqu'île d'Antibes lui parut la mieux répondre à ses besoins, et après en avoir visité tous les recoins, aucun ne lui parut plus beau que celui qui devint sa résidence un an plus tard. Le cap d'Antibes était quasiment désert à cette époque, et cette solitude fut un attrait de plus pour Gustave qui devait ainsi devenir le premier étranger qui se soit établi au cap d'Antibes, et fut encore très longtemps le seul.

Il acquit sa propriété d'Antibes dès 1857, sur un terrain de 5 hectares, composée de deux champs cultivés en blé et en vignes, entourés d'une bordure d'oliviers. Elle fut agrandie en 1859 des propriétés d'Empel à Monsieur Raphel et de La Salis à Monsieur Chaniel. Gustave y traça un jardin, de style anglais, très à la mode, et y fit construire sa villa. Pendant que les travaux avançaient, sous le contrôle de l'architecte parisien Charles Lorotte et le maître d'œuvre local Jean Agaud, il visitait les jardins des environs en compagnie de l'abbé Montolivo, le très obligeant bibliothécaire de la ville de Nice, qui était également botaniste et fervent amateur d'horticulture.



L'abbé Montolivo (1809-1881)

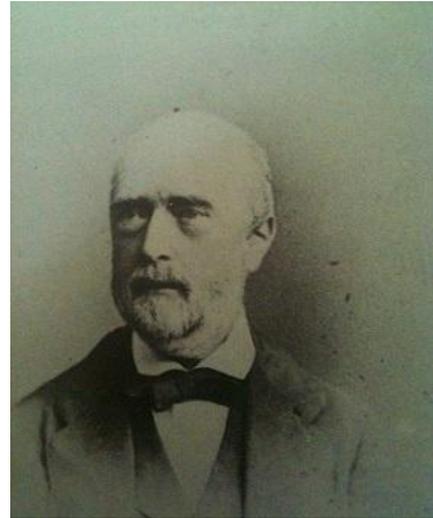
Les travaux d'aménagement vont aller bon train, et les dépenses de la seule année 1858 font déjà apparaître près de 200.000 francs pour le jardin, graines et plantes, et seulement moins de 100.000 pour la maison.

Après des débuts fort laborieux, et trois années d'insuccès, où sur un sol trop découvert les plantes les plus robustes séchaient l'été, gelaient l'hiver, et étaient battues par le vent en toutes saisons, tandis que le terrain en pente rapide était raviné par les pluies. Il fallut attendre que les arbres grandissent pour donner un peu d'abri, et dès lors tout poussa avec une vigueur insoupçonnée.

La maison fut terminée en 1861, et selon le docteur Bornet *était composée de deux ailes un peu inégales réunies par un corps de logis central. C'est un cottage à volets verts, à toits saillants couverts de tuiles rouges, entouré d'une épaisse garniture de rosiers, de clématites, de passiflores de bignonés, de bougainvillea. Le rez-de-chaussée de l'aile principale était entièrement occupé par une galerie contenant les herbiers, des livres et des tables de travail [...]. C'était le lieu de travail en commun, le lieu de réunion de la maison [...]. Dans le corps de logis central, qui est en retraite sur les ailes, se trouvait, du côté nord, une autre bibliothèque et la table du microscope [...].*

Attendu que les propriétés d'Empel et de La Salis ne faisaient plus qu'une, Gustave fit signifier à la mairie en 1864 d'arrêter les travaux sur le chemin communal dit "du Cap", que les locaux appelèrent longtemps encore *la montée du parisien*, qui le gêne et entend bien user de tous ses droits pour cela.

Un grand mur de clôture fut réalisé en 1869 par le maçon Jean Agaud, qui fut sans conteste le principal artisan de la villa d'Antibes.



Buste de Gustave à la Villa Thuret d'Antibes et photographie de Gustave Thuret vers 1870

La renommée du jardin devint internationale et les visiteurs de marque de tous les pays s'y rendaient: Joseph Decaisne bien entendu ; mais également les frères Hanburry qui allaient bientôt développer leur propre jardin botanique non loin de là au cap de la Mortolla à Vintimille en Italie ; Charles Naudin, qui poursuivra l'œuvre de Gustave Thuret et du docteur Bornet ; Jules Emile Planchon, à qui l'on doit d'avoir sauvé les vignes du phylloxéra ; Georges Bentham ; les botanistes suisses Pierre Edmond Boissier et Alphonse De Candolle, fils du célèbre Augustin Pyramus De Candolle, véritable auteur de la taxonomie ; et autres Pierre Duchartre, co-fondateur de la Société Botanique de France ; l'allemand George Engelmann qui découvrit la résistance au phylloxéra des vignes américaines ; l'américain Asa Gray, collaborateur du célèbre Charles Darwin ; le botaniste anglais Sir Joseph Hooker ; Charles Martins ; Maxwell Masters ; Hugh d'Algernon Weddell ; et tant d'autres... Sans oublier George Sand qui le visita en 1868 et écrivit dans ses *Lettres d'un voyageur* que *le jardin de M. Turette (sic) est le plus beau jardin que j'ai vu de ma vie [...]*, qu'elle comparut au "paradis", et écrivait encore en 1871 à sa fille Solange Clésinger pour l'engager dans la voie de la botanique à *voir le jardin de Mr Thuret à la pointe d'Antibes. C'est le plus beau qui existe en tant que jardin bien situé et bien aménagé.*

Gustave Thuret devait mourir prématurément à Nice le 10 mai 1875 à 58 ans, et y fut enterré dans le cimetière protestant du Château. Il désignait son jeune frère Rodolphe comme exécuteur testamentaire. Fort embarrassé par le côté scientifique de la villa, ce dernier s'en ouvrit auprès de sa belle-sœur Louise Thuret, qui dans sa grande générosité la racheta pour la léguer à l'Etat sous condition expresse de la consacrer à la recherche scientifique et lui conserver son nom de "Villa Thuret".

5- Rodolphe Thuret (1825-1880), qui fera l'objet du chapitre suivant.

Daniel THURET

La suite de cet article paraîtra dans le prochain cahier (ndlr).

**DES SOLDATS PROTESTANTS
DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE BÉDARIEUX (HÉRAULT)
MORTS POUR LA FRANCE**

*L'Eglise de Bédarieux
à ses Enfants Morts pour la France*

*** DIEU et PATRIE ***

--- ---

BENABENC Victor

COSTE François

ESCALLE Paul. Capitaine *

ESPARCEL Charles

MASSEBIAU Camille. Brigadier

MAURY Gaston. Sergent

En observant le nom des protestants morts pour la France inscrits sur la plaque commémorative qui était apposée sur un mur du temple de Bédarieux, nous avons effectué des recherches sur chacun d'eux pour leur rendre hommage.

Nous avons consulté différents fonds d'archives pour collecter des renseignements afin de reconstituer leur carrière et leur participation à la première guerre mondiale. Notamment le site "Mémoires des hommes" du Service historique de la Défense, les registres de l'état civil de Bédarieux, de Béziers, des jugements rendus par le tribunal d'Instance de Béziers et retranscrit le contenu de fiches des registres matricules de recrutement de l'Hérault - Bureau de Béziers conservés aux Archives départementales de l'Hérault.

* * * * *

Victor Henri Benabenc

Né le 31 décembre 1896 à Marsillargues (Hérault), fils d'Etienne Henri Benabenc et de Louise Constance Raguideau, domiciliés à Sète, célibataire, 21 ans - mort pour la France le 24 mars 1918 à Guyencourt, canton de Neuchâtel (Aisne).

Soldat de 2^e classe au 327^e RI 19^e cie "décédé à l'ambulance 3/51 SP 214 stationnée à Guyencourt à 5h50 des suites de blessures de guerre. [...] le défunt était domicilié légalement à Bédarieux." Acte de décès transcrit à Bédarieux, le 18 juillet 1918 (80bis 1918).

Classe de recrutement 1916, matricule 445, Béziers.

- Signalement : Cheveux châtons cl., yeux châtons cl., front .. et moyen, nez rect. et moyen.

Taille 1 mètre 60 centimètres.

- Degré d'instruction : 3.

- Corps d'affectation : 86^e régiment d'infanterie - 420^e d'infanterie - 90^e d'infanterie - 33^e régiment d'infanterie - 327^e régiment d'infanterie.

- Détail des services et mutations diverses : "Arrivé au corps le 12 avril 1915. Passé au 420^e d'infanterie le 15 août 1916. Passé au 90^e d'infanterie le 11 septembre 1916. Passé au 33^e d'infanterie le 10 octobre 1917. Décédé le 24 mars 1918 suites de blessures de guerre ambulance 3/51. Rayé des contrôles le 25 mars 1918. Avis du M^{re} de la guerre du 4 avril 1918.
- Campagne contre l'Allemagne du 12 avril 1915 au 24 mars 1918.
- Blessures, citations, décorations : *Blessé à Craonne le 19 avril 1917. Plaie en séton région occipitale droite par balle. Blessé par E.O. [éclat d'obus] le 23 mars 1918 à Fontavert (Aisne).*

François, Joseph, Henri Costes

Né le 19 mars 1881 à Broquiès (Aveyron), fils de Jean Pierre Coste et de Berthe Platon, domiciliés à Bédarieux, 33 ans, époux de Berthe (Jeanne) Bonicel (née le 27 décembre 1886 à Béziers, fille de Jean Bonicel Me de chai, et de Marie Causse demeurant à Béziers). Marié le 9 octobre 1909 à Béziers, alors sergent au 17^e régiment d'infanterie à Gap ; domicilié en dernier lieu à Bédarieux, comptable - mort pour la France le 14 février 1915 à Cambrin (Pas-de-Calais) [La Bassée].

A un frère Emile Costes, né en 1883, maréchal des logis au 3^e régiment d'artillerie à Paris en 1909.

"Sous-lieutenant au 256^e RI, tué à l'ennemi. Acte de décès transcrit à Bédarieux, le 12 janvier 1921 (5bis) (et jugement déclaratif de décès rendu par le Tribunal civil de Béziers le 30 décembre 1920).

Classe de recrutement 1901, matricule 984, Béziers.

- Signalement : Cheveux et sourcils châtons, yeux châtons, front bombé, bouche grande, menton rond, visage ovale. Taille 1 mètre 68 centimètres.
- Degré d'instruction générale : 3 - militaire exercé.
- Corps d'affectation : 17^e régiment d'infanterie.
- Détail des services et mutations diverses : Dirigé isolément sur le 17^e régiment d'infanterie. Arrivé au dit corps et soldat de 2^e classe le 14 novembre 1902. A renoncé le 26 août 1903 devant le conseil d'amission du 17^e régiment d'infanterie au bénéfice de la dispense qu'il avait obtenue du conseil de révision comme frère au service en vertu de l'art. 21 de la loi du 15 juillet 1889. Caporal le 3 octobre 1903. Sergent le 15 mai 1905. Sergent-fourrier le 15 septembre 1905. Rengagé pour un an le 27 septembre 1905 à compter du 1^{er} novembre 1905. Sergent le 11 mars 1906. Rengagé pour deux ans le 8 août 1906 à compter du 1^{er} novembre 1906. Rengagé pour quatre ans le 27 juillet 1908 devant Mr le Sous-intendant militaire de Gap pour le 17^e régiment d'infanterie à compter du 1^{er} novembre 1908. Sergent-fourrier le 9 avril 1909, sergent le 8 août 1910, sergent-major le 20 janvier 1912. Rengagé pour cinq ans le 24 août 1912 à compter du 1^{er} novembre 1912. Promu sous-lieutenant à titre temporaire le 20 novembre 1914 et affecté au 256^e régiment d'infanterie. Disparu le 14 février 1915 à Couichy (Pas-de-Calais). Décédé le 14 février 1915 jugement déclaratif rendu par le tribunal de Béziers le 30 décembre 1920 (Avis du Ministre des pensions section 29 en date du 25 avril 1921.
- Campagnes : Tunisie du 26 juin 1907. Contre l'Allemagne du 2 août 1914 au 14 février 1915."

Charles Nicolas Esparsel (Esparcel)

Né le 25 juin 1873 à Genève (Suisse) fils de Charles Esparsel et d'Anne Elisabeth Gerber domiciliés à Bédarieux, 43 ans, domicilié à Bédarieux rue Tourbelle, tanneur, époux de Léa Jeanne Marie Jacob - mort pour la France le 6 juillet 1916 à Verdun.

Soldat de 2^e classe au 98^e régiment territorial d'infanterie, 3^e cie, tué à l'ennemi au secteur Souville près Verdun (Meuse) à 23h45. Inhumé à Verdun au cimetière du Champ de Tir des Casernes Cheyert. Acte de décès transcrit à Bédarieux, le 2 octobre 1916 (111 bis).

Mention : "le nom patronymique du défunt doit être orthographié Esparsel et non Esparcel."

Classe de recrutement 1893, matricule 883, Béziers.

- signalement : Cheveux ... [sic], sourcils châains clair, front bombé, nez moyen, bouche grande, menton rond, visage ovale, Taille 1 mètre 52 cent.
- Degré d'instruction générale : 3 - militaire non exercé.
- n°19 de tirage dans le canton de Bédarieux.
- Décision du conseil de révision et motifs : Ajourné - défaut de taille
- Détail des services et mutations diverses : Ajourné en 1894 et 1895. Classé dans le service auxiliaire pour défaut de taille en 1896. Passé dans la réserve de l'armée active le 1^{er} novembre 1897.
- Corps d'affectation : Affecté au 121^e régiment territorial d'infanterie, arrivé au corps le 11 février 1915. Passé au 15^e régiment d'infanterie le 7 avril 1915. Passé au 98^e régiment territorial d'infanterie le 13 décembre 1915. En sursis jusqu'au 30 septembre 1916. Tannerie Condamine et Lauret Bédarieux. Tué à l'ennemi le 6 juillet 1916 à Verdun (Meuse).
- Campagne contre l'Allemagne du 11 février 1915 au 6 juillet 1916.

Cité à l'ordre du régiment n°98 du 8 juin 1917.

Bon soldat ayant bravement fait son devoir.

Croix de guerre avec étoile en argent.

Georges, Camille Massebiau

Né le 27 août 1890 à Bédarieux (Hérault) fils d'Achille Vincent Massebiau et de Louise Anne Arnaud, employé de commerce à Bédarieux - mort pour la France le 5 avril 1918 au Bois de Sénécat (Somme), tué à l'ennemi. Acte de décès transcrit à Bédarieux, le 14 février 1922.

Brigadier au 12^e régiment de cuirassiers, 3^e escadron.

classe de recrutement 1910 Matricule 541 Béziers.

Cité à l'ordre du régiment (du 28 août). *Le 23 avril 1917 a participé volontairement à un coup de main. Sous un violent tir de barrage a commandé sa faction avec courage et sang froid.*

Classe de recrutement 1910, matricule 541, Béziers.

- signalement : Cheveux bruns, yeux bruns, front inclinaison moyenne, hauteur moyenne, largeur moyenne, nez droit, base droite, hauteur moyenne, saillie petite, largeur moyenne, visage ovale. Taille 1 mètre 72 centimètres. Cicatrice linéaire au sourcil gauche.
- Degré d'instruction générale : 3.
- corps d'affectation : 9^e régiment de dragons - régiment de dragons de Carcassonne - 131^e régiment d'infanterie - 12^e régiment de cuirassiers.
- Détail des services et mutations diverses : Inscrit sous le n°45 de la liste. Engagé volontaire pour quatre ans le 10 mars 1910 à la mairie de Béziers pour le 9^e régiment de dragons. Arrivé au corps comme cavalier de 2^e classe, le 13 mars 1910. Passé dans la réserve de l'armée active le 10 mars 1914. Certificat de bonne conduite "accordé". Rappelé à l'activité par décret de Mobilisation générale du 1^{er} août 1914. Arrivé au corps le 4 août 1914. Nommé brigadier le 1^{er} novembre 1915. Passé au 131^e régiment d'infanterie le 27 novembre

1915. Passé au 12^e régiment de cuirassiers le 21 mai 1916. Disparu le 5 avril 1918 au Bois de Sénécat (Somme). Décès constaté sur le champ de bataille Bois Sénécat le 14 septembre 1918. Inhumé le 26 septembre 1918 dans la région de Castel et du Bois Sénécat. Décès fixé au 5 avril 1918 par jugement du tribunal de Béziers rendu le 2 février 1922.

- Campagne contre l'Allemagne du 4 août 1914 au 5 avril 1918.

- Blessures, citations, décorations : cité à l'ordre du régiment (28 août).

Le 23 avril 1917 a participé volontairement à un coup de main. Sous un violent tir de barrage a commandé sa faction avec courage et sang froid.

Gaston Alfred, François Maury

Né le 15 mai 1885 à Bédarieux Hérault) fils d'Alfred Jean Maury et d'Emilie Monsarrat, célibataire, employé de commerce à Bédarieux, 31 ans. (Le 28 juin 1911, il demeurait à Mazamet (Tarn) chez Monsarrat.) - mort pour la France le 31 août 1916 à Avocourt (Meuse). Sergent au 173^e RI mort à 19 heures par suite de blessures de guerre. Acte de décès transcrit à Bédarieux, le 15 février 1917 (1917, 29 ter).

"L'inhumation ayant eu lieu avant la déclaration du décès, nous n'avons pu nous transporter sur les lieux...".

Classe de recrutement 1905, matricule 903, Béziers.

- signalement : Cheveux et sourcils châains, yeux châains cl., front couvert, nez moyen, menton à fossette, visage ovale. Taille (lacune).

- corps d'affectation : 17^e régiment d'infanterie - régiment d'infanterie Béziers-Agde - 169^e régiment d'infanterie - 173^e régiment d'infanterie - Ajaccio.

- Détail des services et mutations diverses : Inscrit sous le n°35 de la liste. Incorporé au 17^e régiment d'infanterie. Arrivé au corps et soldat de 2^e classe, le 8 octobre 1906. Caporal le 5 octobre 1907. Envoyé dans la disponibilité le 21 septembre 1908. Certificat de bonne conduite "accordé". Affecté au 163^e régiment d'infanterie le 1er avril 1914. Arrivé au corps le 2 août 1914. Passé au 173^e régiment d'infanterie comme renfort. Exécution du télégramme n°5273 du 31 octobre 1914 du général commandant la 15^e région, sergent le 12 juillet 1916.

- Campagne contre l'Allemagne du 2 août 1914 au 31 août 1916.

A accompli une 1^{ère} période d'exercices dans le 96^e régiment d'infanterie du 10 août au 1^{er} septembre 1911.

Elisabeth ESCALLE

Nota bene : un article est paru sur le capitaine Paul Escalle (1868-1914) dans le cahier du Centre de généalogie protestante n°143 du 3^e trimestre 2018, pp.115-151.

SOURCES

- Archives départementales de l'Hérault - registres matricules de recrutement de l'Hérault - Bureau de Béziers : - 1 R 1295 Classe 1916 (Victor Benabenc) - 1 R 1153 Classe 1901 (François Costes) - 1 R 1068 Classe 1893 (Charles Esparsel) - 1 R 1233 Classe 1910 (Camille Massebiau) - 1 R 1191 Classe 1905 (Gaston Maury).

- Fonds d'archives cités au début de l'article.